3 1761 07866602 1

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Purchased for the Library

of the

University of Toronto

out of the proceeds of

The John Squair French Library Fund

the gift of

John Squair, B.A.

Fellow, Lecturer, and Professor of French Language and Literature

in University College

A.D. 1883-1916

Ἀλλ' ἡδὺ τοὶ σωθέντα μεμνῆσθαι πόνων

—*Euripides*

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/pomesdesolitud00desf

Du même auteur :

Le p'tit gars du colon, 0.60¢.

l'apprentissage douloureux de l'existence.
(édition épuisée)

Un sillon dans la forêt, 0.75¢.

la belle histoire d'un courageux "faiseur de terre".

Le Mystère d'un cloître, 0.40¢.

la vocation et l'oblation héroïque d'une jeune. âme claustrale.

" Joseph, Victime et Sauveur ", 0.50¢.

tragédie biblique en vers. 4 actes, 2 tableaux, représentée huit fois, avec grand succès, par les membres du Patro de Québec.

:-:-:

On peut se procurer ces ouvrages à :

LA TRAPPE DE N.-D. DE MISTASSINI
Village des Pères
Lac Saint-Jean.

LF
D453p

Benoît DESFORÊTS

Poèmes de Solitude

- le **Cloître** - la **Nature** -

386182
29.10.40

O terre, tressaille de joie : voici que le désert
va reprendre sa beauté...

le prophète Joël

PS
9507
E732P6

A

mon excellent frère,

- généreux mécène -

par qui

s'en iront

aux âmes à l'écoute

ces

Poésies

Ces poésies d'un moine trappiste seront un réconfort aux heures d'angoisse et de souffrance; une source claire et vivifiante, par leur délicatesse et leur manière si élevée de prendre la vie. Ne sommes-nous pas en marche vers les cieux, la patrie de la Lumière, des Chants et de la Joie infinie ?... Il faut parfois un rayon de Soleil de ce genre pour changer le ciel intérieur... et l'avoir sous la main sera bien précieux.

Strophes de saint amour et de bonheur, jaillies d'un lyrisme reconnaissant... disant le charme austère et si réel du **Cloître** cistercien... donnant des reflets de la grande **Nature** canadienne...évoquant le **Foyer** lointain, toujours aimé... et, venant du cœur, elles iront aux cœurs.

. . . . . .
Ah! ce n'est pas la rime ou le brillant du vers
Qui sèment du printemps sur les mornes hivers...
La chaude poésie est au fond de nous-mêmes.
Le cœur, plus que l'esprit, les chante, nos poèmes.
Aimer son Dieu, puis tout le reste en cet amour,
Sourire au clair rayon, tendre plus haut toujours,
Sentir vibrer en soi l'harmonieuse fête :
C'est vivre d'idéal, et c'est être poète.

(cité de *l'Enfant-Poète*
qui paraîtra dans les *Souvenirs de la Route.*)

"Poèmes de Solitude"

⁂

NOMEN TUUM !

Marie, aimable Nom de ma Mère du ciel,
A l'aube du berceau tu fus mon espérance.
Rayon de saint amour guidant mon existence,
Illumine mon soir, au seuil de l'éternel...
Et dans la paix des cieux oh ! sois ma récompense !

LE MESSAGE

✤

A leur sort résignés, sommeillaient ces poèmes.
Un rayon *fraternel* caressa leurs fronts blêmes :
Ils se levèrent tous, aspirant au grand air...
Comme des vieux, sur leur bâton, par un temps clair.

Et dans l'espace où vous partez, rimes pieuses,
Allez-vous rencontrer dédain, foules moqueuses,
Et ce monde moderne où plaisirs et tracas
Rivent les cœurs dolents aux vains fonds d'ici-bas ?

Plus haut, plus haut, votre sentier, mes voix claustrales :
Un lumineux sillage aux clartés matinales !
C'est quand le soir descend qu'on rêve au jour nouveau,
D'ouvrir son vol dans un soleil toujours plus beau.

O voix, trouvez une âme, au moins, qui vous écoute;
Un cœur qui se souvienne et vous arrête en route..
Alors, sans bruit, faites connaître — ou rappelez —
Tous ces frais carillons des cloîtres envolés...

Et la paix radieuse, et le bonheur sublime,
Et le frisson d'extase en touchant cette cime.
O voix, si vous pouviez trahir tant de secrets,
Et faire aimer l'Amour en ses divins attraits !

Mais votre voix est faible, ô voix, elle est tremblante;
Et vous avez si peu la maîtrise éloquente.
Qu'importe ! un mot suffit pour remuer le cœur,
Si Dieu, prenant ce mot, le taille en trait vainqueur.

• • •

L'OFFRANDE DU PÈLERIN

✚

Très sainte Vierge,
Vois : je suis à genoux, tenant mon petit cierge.
Mère d'amour,
Et de douleur, et de miséricorde,
Reine du céleste séjour,
Par toi Dieu nous accorde
Ce don béni
D'aimer le *Cloître* et la *Nature,*
Tout l'immense infini...
Et de réaliser la splendide aventure
D'un cœur chantant, joyeux, s'abritant sous la bure.

• • •

VERS LA LUMIÈRE

•

Gai pétale de rose rose,
Où vas-tu donc, si loin des yeux ?
Le vent qui t'amène aux fonds bleus,
Un instant se repose, et pose
Sur toi le sourire des cieux.
Et l'oiseau qui s'envole et vole,
Avec l'angelus de la tour,
Que cherche-t-il, au point du jour,
Dont son aile raffole, folle,
Ivre d'azur, ivre d'amour ?
Ils vont, ils vont à leur lumière,
Claire,
Mais éphémère...

•

Qu'un souffle large te ravive,
Vive...
Mon âme, quitte la maison
Banale... Vois, vois l'Oraison
Que le Seigneur, en sa tendresse,
Dresse
Pour toi, sur le bel Horizon.
Monte, monte vers ta Lumière,
Claire,
Loin de la terre !

• • •

LE MONASTÈRE

•

Bonheur de te revoir en les neuves lumières.
Ta Vierge radieuse et son Enfant divin
Brillent de tout l'azur qui s'élargit soudain.

Tu dresses vers les cieux ton poème de pierres;
Tes clochers fraternels sont deux beaux lys ouverts
Sous les tièdes clartés où fondent les hivers.

Et donc, alleluia ! réjouis les paupières
Qui peut-être ont pleuré quand la neige, les froids,
L'ouragan de l'abîme ont jeté leurs effrois.

Ton encens est meilleur qu'un parfum de clairières;
Ton autel est un nid dans le rayon pascal;
Ton Regina jubile au firmament claustral.

J'entends rire et bondir l'eau folle des rivières;
Tu reprends le bon cours de tes calmes travaux,
Dans le silence, avec l'écho d'appels nouveaux.

Dans tes lointains discrets s'éveillent des chaumières,
Et, muettes pour toi, leurs gammes de babil,
Ecloses, cris d'enfants, pour la fête d'avril.

Partout croisent les vols des rumeurs printanières...
Mais ta cloche domine, en ardents carillons,
La voix des eaux, des bois, des foyers, des sillons.

O clochers qui tintez ou sonnez, tant sincères,
Il me semble écouter pour la première fois
L'accent mystérieux de votre austère voix.

Car vous, Cloîtres sacrés, demeure des prières,
Vous avez mieux l'accord, vous rendez mieux le son
Qui vibre dans mon âme en sublime unisson.

Vos hymnes chantent mieux les jeunesses premières
Aux notes d'idéal et d'inlassable espoir...
Aube lucide, heureuse en ses splendeurs du soir.

Ainsi va le soleil, d'heure en heure, aux verrières,
D'un lumineux emblême encourager le cœur.
Des nuits et de l'hiver le soleil est vainqueur !

Sa flamme est le refrain d'allégresses entières.
Chauds et clairs, doux enclos, Cloîtres, jardin béni,
Chez vous règne toujours le printemps rajeuni.

Votre cantique monte, ô Cloîtres solitaires,
Plus loin, dans le frisson des lacs et des roseaux,
Plus haut toujours que la chanson des gais oiseaux...

Jusques à Dieu le chant d'amour des Monastères.

GLORIA PATRI

•

Les forêts et la plaine en grand silence rêvent;
L'ombre nocturne plane, endormant l'horizon.
Toute lumière éteinte, au loin, chaque maison
Tranquillement repose... Et les heures s'achèvent.

Où, sur leur paille dure ayant dormi, se lèvent
Les moines du moutier pour la sainte oraison.
Et puis soudain les voix, grave diapason,
Chantent ces longs versets que les deux chœurs enlèvent.

Oh ! dans la nuit, l'office heureux des moines blancs !
Et les accents d'amour secret, parfois tremblants,
Lorsque le gloria revient courber les âmes...

Et que les fronts baissés implorent tout le ciel...
Et que les anges d'or volent, rapides flammes,
Porter l'hommage ému d'un pauvre à l'Eternel.

■ ■ ■

O VIEUX PSAUTIER !

•

O vieux psautier des heures saintes,
Livre du moine où va mon cœur
Puiser l'amour et la vigueur,
Et dans ton sein verser des plaintes...

•

O vieux psautier, feuillets jaunis,
Où, dans la nuit, cherchant les stances,
J'entends passer, longues distances,
L'écho rêveur des jours finis.

•

O vieux psautier qui mets des larmes
Et des pardons au fond des yeux,
Lorsque tes mots, venus des cieux,
Brisent la chaîne des vains charmes.

•

O vieux psautier, garde en tes plis
Ma fleur d'automne... Dans son urne
Où pleura la bise nocturne,
Combien d'espoirs ensevelis !

O vieux psautier, tes vieilles pages
Prêchent la mort... mais le réveil
D'autres corolles au soleil :
C'est ta leçon des beaux courages.

•

Et moi, par l'idéal sentier
Je volerai, deux ailes vives,
Chanter aux éternelles rives
Ton psaume encore... ô cher psautier !

L'ANGELUS DU MATIN

✠

Trois fois l'écho fidèle a redit la prière.
Surpris, le jeune oiseau regarde au firmament...
Et dans ses ailes passe un doux frémissement.

L'Archange a pris son vol, annonçant le Mystère.

Le moine, prosterné, murmure l'hymne lente,
Offrant son pauvre cœur à la Reine des cieux.
Il se relève; il a prié, le cœur joyeux.

La Vierge a répondu : « Voici l'humble servante »

Les clartés ont semé leur matinal miracle;
Deux cierges sur l'autel; un mot, d'accent tremblant...
Fiat !... ô Nazareth !... Caché d'un voile blanc,

Le Verbe, Dieu fait chair, réside au tabernacle.

ODE À LA SOLITUDE

✤

Pèlerin fatigué, j'aborde au monastère,
Et j'y trouve le Christ m'accueillant sur son Cœur.
Ah ! quel beau rêve ! Et quel réveil, à tous meilleur !
Et combien je respire en la sainte atmosphère !
De la blancheur, mystère et paix, le ciel, l'amour...
Tandis que sur la route où se presse le monde,
L'âme qui cherche Dieu, s'égare au noir détour,
Heurte le mal, se perd aux tourbillons de l'onde,
Et laisse des lambeaux à la faim du vautour.

Cloître, je te bénis, et pour ta solitude,
Et pour l'immense espoir débordant de ton seuil.
Quand l'ombre va, semant son angoisse et le deuil
Tu brilles, vive étoile en sereine altitude.
Je songe à ce royaume où nous irons, chez Dieu,
Puiser tout le bonheur auquel le cœur aspire.
Pèlerin, j'ai voulu quelque trace, en tout lieu,
D'une étincelle au moins qui m'éclaire et m'attire...
Et voici le foyer où s'allume ce feu.

C'est du Cœur de Jésus que jaillit cette flamme;
C'est lui qui règne, tout à tous. O Charité !
Sur le froid de l'exil brise d'éternité.
Il réchauffe, il console, il prend, il brûle une âme.
Jeûnes, silence et veille et chant du long psautier,
Dur labeur des sillons, des forêts et des plaines...
Voyez cette âme, et suivez bien l'âpre sentier :
Rien ne paraît qu'élan joyeux, sourire aux peines,
Car l'amour de son Christ a pris le moine entier.

Chante la folle ivresse, ô siècle d'égoïsme,
Ou le plaisir mesquin de ne songer qu'à soi...
De tes fils ont choisi pour leur sublime loi
De s'immoler à Dieu jusques à l'héroïsme;
D'incliner leur front d'homme au seul chef consenti,
L'Abbé, le Christ visible en l'humaine personne.
Les humbles vont briller. Dieu n'aura pas menti,
Car sur leur front ce Dieu placera la couronne...
Moines, pauvres mortels, vous l'aviez pressenti !

Et venez, les jaloux, les Enfants de la Haine,
Les faux riches, si fiers de garder pour vous seuls
Quelque morceau de pourpre où tailler vos linceuls;
Un peu d'or en vos cœurs et du fiel dans vos veines;
Venez : la Solitude a l'infini trésor :
C'est l'amour fraternel; il fait les parts égales.
Tous, à la même table, ils ont le pain du corps;
Et sur leur bon sommeil les mêmes croix tombales;
Et vers le même azur tous prennent leur essor.

Il est, païens du monde, un plus noble mystère.
Seul un cœur tout au Christ en perçoit le secret :
C'est de briser d'un mot tout séduisant attrait,
De n'aimer plus que Dieu pour son grand charme austère.
L'épine aura donné sa blanche floraison !
Et dès lors tu voudrais, jeunesse de nos cloîtres,
Crier en ton silence, et fuir de ta prison
Pour leur montrer comment il faut mourir pour croître...
Quel froment lève au seul à seul de l'oraison.

Reste, jeunesse heureuse, en tes claires cellules !
Jouis en paix du seul bonheur qui ne meurt pas;
Vis d'idéal; laisse le monde à son trépas,
A son orgueil, à ses plaisirs, ses vains pécules.
O vous tous, saints reclus, pour qui le ciel est tout,
Suivez, suivez la Voix qui plus haut vous appelle.
Vous êtes les prudents qui jetez votre atout

En vous donnant... pour Dieu. Ah ! la partie est belle !
O morts, les seuls vivants ! Braves, toujours debout !

Je te bénis, Solitude du Christ, Lumière
Dont le reflet divin brille sur notre nuit.
Je te bénis pour ton silence auquel le bruit
Surpris, n'ose toucher pour troubler ta prière.
Ton sanctuaire est le salut des malheureux;
Ta cloche est un appel; tes murs sont l'arche sainte.
Et quand les flots rageurs montent, audacieux,
Le pèlerin craintif, s'il touche à ton enceinte,
Au Christ tendra la main, des larmes dans les yeux.

O Jésus-Christ, mon Dieu, j'entends votre parole :
« Venez, venez à moi, frères, mes bien-aimés !
« Tout à tous, je vous porte en mon Cœur enfermés.
« Ma parole est amour, et stable, et ne s'envole...
« Sentez-vous la douceur de ce Dieu-Charité ?
« Et sur vos âmes son rayon qui les caresse ?...»
— Ah ! qu'il fait bon vivre de vous, Dieu-Vérité !
Et du cloître se perdre en tout l'espace... ivresse !...
En Dieu !... car vous êtes, mon Dieu, l'Immensité !

AUBE DE MAI

✤

Aimable et bonne Vierge, ô toi, l'Immaculée !
Daigne ton pur regard s'abaisser jusqu'à nous.
Toi qui règnes aux cieux, dans la sphère étoilée,
Pourras-tu m'entrevoir, humblement à genoux ?

J'égrène ton rosaire; et ma prière ailée...
Mais j'entends la fauvette... Et son refrain très doux
Monte vers le ciel rose, en sa belle envolée,
Monte si plein d'amour, que j'écoute, jaloux.

Comme elle je voudrais, parmi nos églantines,
Bien près de ton Image, à l'ombre du clocher,
Construire un petit nid dans le creux du rocher.

Peut-être aurais-je alors, dès l'heure des matines,
Des mots vibrants au cœur, tels les chants de l'oiseau,
Quand les aubes de Mai fêtent le Renouveau.

■ ■ ■

LE TRAVAIL

✦

Frappe, ma Hache, et de bon cœur, le vieux sapin,
Et le mélèze dur, et le bouleau rebelle.
Hache, vaillante aux bras, tu fis l'œuvre si belle
Des moines-défricheurs pour les sillons du pain.

Dans la plaine qui s'ouvre aux longs espoirs divins
Le nouveau monastère élève sa tourelle.
Et voici, dans la nuit, que la cloche rappelle...
Et qu'une étoile brille au cœur des pèlerins.

Le moine, libre et fier, baise humblement sa hache.
Pour qui veut plaire à Dieu, qu'importera la tâche !
Il va, pauvre et paisible, en ses labeurs voulus.

L'amour, à ce travail, lui confère sa gloire.
Sublime besogneux dont se taira l'histoire,
Il porte sur son front le signe des élus.

• • •

AU FIL DE L'EAU

✤

Vogue bien loin, ma barque frêle,
En tout espoir.
Va, va, sous la brise ou la grêle,
Jusques au soir.

Le temps n'est-ce pas l'eau, mon âme,
Dont le flot bleu
Murmure aux accords de la rame
« Bénis ton Dieu ! »

Entends, sur les rives lointaines :
L'écho répond.
C'est le chant des bois et des plaines,
Grave, profond.

La voix de la Nature entière
Prend son essor,
S'élève, en sa longue prière,
Vers l'astre d'or.

Et toi, mon âme, ô toi qui passes
Sur le flot clair,
Recueille l'ode des espaces
Qui frappe l'air.

Unis ta voix aux voix mystiques :
Sois, dans ce chœur,
L'hymne d'amour, noble réplique
Au Créateur.

Vogue bien loin, ma barque frêle,
Vers le Très-Haut.
Chante, sous la brise ou la grêle,
Au fil de l'eau.

LE CHEMINEAU DU BON DIEU

✦

Double source d'amour : le Cloître et la Nature.
Heureux qui cheminant en peine, à l'aventure,
Aigri,
Le cœur meurtri,
Se désaltère et baigne sa blessure
A la Source d'Amour !

Je l'ai vu, quelque jour,
Pleurant sa repentance
Le malheureux,
Et cherchant Dieu...
Tels vont, sans biens ni lieux,
Dans leur humble souffrance,
Et pour leur soif et pour leur faim
Tendant la main,
Les chemineaux de l'existence.

Et j'en étais... Et je m'adresse à toi, mon frère,
Toi, l'inconnu, que j'aime en notre Ami Jésus.
Je te vois, seul et triste, et là, n'en pouvant plus,
Sur le bord de la route. Elle est grande, la terre :
Où finiront tes pas ? Et tu veux quelque abri ;
Tu reprends ton chemin... Mais dans la nuit, ton cri
De peur et de tristesse ira se perdre en l'ombre
De la nuit sombre.

N'as-tu pas entendu ce tintement de cloche ?
Fais quelques pas encore... approche...
Quels sons joyeux dans ta nuit de douleur !
Et vois poindre là-haut, sur la colline,
Clarté divine,
Cette lueur.
Est-ce une étoile ? une veilleuse ?
Oh ! regarde... A genoux, vagabond du Bon Dieu !
C'est là, sur la colline, une chapelle heureuse;
Petite flamme du Saint Lieu
Qui jette sur ta nuit sa lueur d'espérance.
Et donc, debout !... marche pour l'assistance
Que Jésus te réserve, à toi, sans pain ni feu,
Minable et grelottant, pauvre cœur de mon frère,
Au seuil du monastère.

Refais ta force et bois l'Amour à bonne source...
Arrête ici ta course;
Et viens au tabernacle : ouvre ta lèvre au Pain,
Ta lèvre au Saint Calice
Du Sacrifice.
Ah ! tu souffrais et de soif et de faim,
D'abandon, de fatigue... à mourir sur ta route !
La crainte et la rancune et la honte et le doute
Martyrisaient ton cœur d'infini désarroi...
Repose-toi.
Sens-tu que l'on repose en paix sur une croix,
Avec Jésus bien sur son cœur et l'âme pure ?
Tu pleurais sous les vents glacés des plaines dures...
Réchauffe ici ton cœur dans les plis de la bure.

Et pauvre, te voilà tout brillant d'or !
Et toi, le chemineau, maître d'un beau trésor :
Le Cloître et la Nature.

Dans le béni silence où nous écoute Dieu,
Frère, donne ta voix qui tremble un peu;
Chante, joyeux,
Et de ton mieux,
Ton verset d'allégresse en notre psalmodie.
Les échos du désert portent cette harmonie
Au libre espace, vers le ciel;
Chaque verset repart, recommence, éternel...
Au cloître l'existence est de sève infinie.
L'on s'endort, chaque soir, rêvant de s'éveiller
Aux cieux, tout l'être émerveillé !

Et quel lever d'espoir après cette nuit calme !
Sur terre encor... Mais le désert a tant d'attraits;
Et la nature, à qui sait voir, mille secrets.
Le soleil, les oiseaux, la brise des forêts
Dont le front se balance, en des rythmes de palme,
Sur un azur tout large et clair.
Et puis, l'hiver !
La neige et son poème...
Blancheur du sol, espaces bleus,
Silencieux,
Que je vous aime !
Et tout grandit, fleurit, s'épanouit et meurt,
Remplit sa destinée,
Sans peur ni heurt.
Et chaque année,
L'heure, le jour et les saisons
Gravissent l'horizon
Pour disparaître...
Et pour renaître !
Leçon des choses, dans la paix et l'abandon,
Sous l'œil du Dieu Sagesse et Providence,
Suprême Intelligence,
Mais dont surtout le Cœur est bon !

O cher frère inconnu, maintenant il me semble
Que je te connais bien...
N'est-il pas vrai que nous vivons ensemble
Mystérieusement, et sans que jamais rien
N'aille de l'un à l'autre, en vain bruit de paroles,
Au cloître ou dans l'espace, éveiller nos secrets ?...
Ainsi font les corolles,
Silencieusement, sous les buissons discrets,
Lumineuse harmonie,
Trahissant leurs bonheurs en d'intimes parfums.
Ainsi font les défunts,
L'âme ravie,
Dont le verbe muet chante l'hymne de vie.

Solitude et Nature et Cloître, et l'âme neuve :
Quel fleuve
D'amour, d'espoir, de paix inonde un cœur humain,
Le tien, mon frère,
Lorsqu'il touche au divin...
Qu'il sent battre pour lui le cœur ému d'un Père !

• • •

LES HEURES CHORALES

✠

Chante, mon âme heureuse, et bénis le Seigneur.
Reviens, six fois le jour, célébrer ses louanges;
Et dans la nuit, reviens, clarté sur la noirceur,
Unir ta coule blanche aux blancs reflets des anges.

Et tous les lourds psautiers s'ouvrant, sourde rumeur
Dans le silence, un chant s'élève en des mélanges
D'hymnes et de versets, de tons vifs, de lenteur :
Le séculaire écho des claustrales phalanges.

Les voix se confondant, chacune cherche Dieu,
S'en ira le trouver, emportant l'âme aux cieux...
Or cet élan soutient notre longue prière.

Et tandis que le monde, avide et malheureux,
Voile son horizon de brume et de poussière,
Le moine fait descendre un peu de ciel sur terre.

■ ■ ■

LES FEUX

✦

Combien sont-ils... dix, vingt, cinquante ou plus?... qu'en sais-je!
Nos feux de bûcherons, après les mois d'hiver.
Au vent qui les attise et jette un sortilège,
Les branches, par gros tas, sont des brasiers d'enfer.

La flamme, sous le bois, s'allume aux feuilles mortes,
Tâtonne, hésite et puis, dans un nuage gris,
Perçant l'âcre fumée, ouvrant d'un bond ses portes,
S'élance, rouge, ardente, aux horizons surpris.

Tout flambe, tout crépite... et la flamme tortue
Monte, s'affaisse et court à de nouveaux ébats...
Puis lentement s'éteint, car son effort la tue.
Ainsi voit-on finir les choses d'ici-bas...

De ce qui fut l'orgueil du chêne et de l'érable,
Frondaison de cent ans sur la calme forêt,
Il ne reste qu'un peu de cendre misérable.
Un dernier coup de vent... plus rien!... tout disparaît

Plus rien?... Tout va renaître en sève printanière.
Les moines-défricheurs sèment le grain de blé
Dans ces terrains nouveaux, frissonnants de lumière.
Les bois devenus champs ! Le grand vide comblé !

Je fus à ce travail; j'ai vu briller la hache
Et les sillons luisants d'où lève la moisson.
J'ai donné mes sueurs... Qu'aurai-je pour la tâche ?
Le bonheur libre et pur : la peine est sa rançon.

... Jadis, sous les tilleuls, aux soirs de mon enfance,
Frères, sœurette et moi nous allumions des feux,
Des petits feux de joie... Oh! j'en ai souvenance.
Et comme nous charmaient leurs gais panaches bleus !

On faisait la récolte en notre vieux domaine.
Fanes, brindilles, vite !... Et tout flambait soudain.
Sous la braise on glissait gros marrons, par douzaine...
Mes amis, quel régal, en cachette, au jardin !...

Enfants d'alors, nous tous, dispersés dans la vie,
Cherchons au vieux jardin nos petits feux d'hier.
C'est là... voyez... la flamme!... Oh! qu'elle donne envie
D'y réchauffer son cœur... déjà voici l'hiver !

✤ ✤ ✤

MOINE ET SOLDAT

✤

Vous tous qui tressaillez aux grands soirs des batailles,
Alors que, fiers vainqueurs, passent les bataillons,
Vous admirez ces preux, meurtris par les mitrailles;
Vous baisez, au retour, les drapeaux en haillons.

Mais songez-vous parfois, qu'au fond de ses broussailles,
Le moine-défricheur peine sur les sillons;
Et qu'il chante son Dieu, sous de froides murailles,
Les nuits où le vent bat les âpres carillons ?

Ah ! vous ne savez pas ce que vaut la victoire
Que seul connaît le ciel et dont se tait l'histoire..
Dites-leur vos secrets, tombeaux silencieux...

Dans l'argile et l'oubli, des sommeils glorieux
Bercent le même rêve — et qui lutte, et qui prie —
Soldat, debout; moine, à genoux... pour la Patrie.

• • •

LE SONNEUR

✤

Tire, tire la corde,
Frère, vaillant sonneur !
De l'airain qui déborde
Annonce heur ou malheur.

Ton geste nous accorde
Veilles saintes au chœur,
Puis, sans miséricorde,
Long jeûne et dur labeur.

En terre — l'heure est proche —
Tous tu nous conduiras,
Nous berçant de ta cloche...

Et quand tu sonneras
Au ciel... ah! sans reproche
Saint Pierre t'ouvrira.

■ ■ ■

LE CUISINIER

✦

Dans la conque d'airain l'eau chante ses glouglous,
Et lentement s'écoule en brumeuse traînée.
Le bon Frère, en extase, au seuil de la journée,
Ecoute au grand lointain le réveil des coucous.

Front rêveur dans les poings, coudes sur les genoux,
Déjà de l'angelus l'hymne s'est égrenée...
« Alerte! cuisinier : voici la matinée...»
Silence! il réfléchit; frères, il songe à nous...

Il cherche un beau menu sous les plis du front blême.
Choux, navets ou poireaux : que choisir? Long problème.
... Arrive le Prieur, grave, silencieux :

« C'est jeûne; on vous l'a dit; soyez moins oublieux...
« De l'eau, du pain : c'est tout ». « Ah, vive le carême!
Mes frères, j'ai congé... » fait Vatel radieux.

■ ■ ■

LE BOULANGER

• • •

Dans l'atmosphère chaude à l'œuvre, au point du jour,
Il fredonne un cantique et peine par amour.
Les bras nus et nerveux travaillent la farine;
La pâte met au froc des étoiles d'hermine.

Puis les formes, enfin s'alignent dans le four.
Le chat ronronne et dort; le frère, tour à tour
Egrène son rosaire et range l'officine;
Au tic tac du cadran l'heure lente chemine.

Le grillon, sous la cendre, entonne son refrain :
« Cri cri!... la braise est tiède : étends, étends la main.»
Et voici qu'apparaît la manne rutilante.

Oh! le parfum des blés et l'arome du pain!
Frère, béni sois-tu pour ton âme vaillante
Qui donne au grain des champs la saveur succulente.

✤ ✤ ✤

NOS JEUNES OBLATS

✠

Ils viennent, souriants, des pieux horizons,
Eclos au vrai Soleil, parmi les floraisons
D'Espérance et d'Amour... Petits moines, mes frères,
Soyez les bienvenus sur nos rives austères.

Vous écoutez, ravis, le chant des oraisons,
Dans le silence ému de la sainte Maison...
Joyeux, tassez-vous bien dans ce nid solitaire :
Vos âmes vont grandir loin, si loin de la terre!

Le soir, dans notre église, en leurs mantelets blancs,
Ils joignent au Salve leurs frais accords tremblants
Qui s'en vont, doux envol, au trône du Bon Maître.

Ils ont le cœur immense... et ne font que de naître !
Anges de nos déserts, dessous vos ailes d'or
Gardez, oh! gardez bien ce fragile trésor.

■ ■ ■

L'ADIEU D'UNE MÈRE

✤

Adieu, mon fils unique !
Prends ton envol mystique
Au ciel eucharistique,
Vers Jésus, ton Amour.
On quitte ce qu'on aime,
Lorsque le Roi lui-même
Laisse son diadème
Pour s'immoler, un jour !

Pars, mon enfant : va sauver ton âme.
Demain, demain serait trop tard!
La Vierge te réclame...
Pars, mon enfant... pars!

Combats : c'est l'existence!
Aime la pénitence,
Le cloître et son silence.
Garde pour Dieu ton cœur...
Sur ton front que j'embrasse,
Mon enfant, le ciel fasse
Que là-haut, moi je place
Les lauriers du vainqueur !
Pars, mon enfant : va sauver ton âme.
Demain, demain serait trop tard!
La Vierge te réclame...
Pars, mon enfant... pars!

Déjà voici l'automne;
La cloche au loin résonne :
Des adieux l'heure sonne...
Prends ce signe d'honneur,
Doux et pieux mystère,
Talisman d'une mère...
Cette croix qui m'est chère,
M'assure ton bonheur.

Pars, mon enfant : va sauver ton âme.
Demain, demain serait trop tard!
La Vierge te réclame...
Pars, mon enfant... pars!

LE PETIT MOINE DEVANT L'ESPACE

✤

... « Vous êtes si petit!...» Combien vais-je l'entendre ?
Mais faut-il vingt-cinq ans pour alors bien comprendre
Que pour trouver bonheur le cœur vers Dieu doit tendre?
Enfant... c'est vrai; mais, voyez-vous, pour réfléchir,
Pour voir et pour conclure et pour très fort sentir,
Faut-il attendre au soir, quand l'aube vive et claire
Rappelle à mes douze ans — la divine lumière! —
Qu'un beau rêve d'amour prépara nos bonheurs!
C'est vous, jadis, c'est vous, bienaimés Fondateurs,
Moines venus de loin, pères de ces contrées,
C'est vous tous qui songiez en vos veilles sacrées,
De bâtir au Seigneur un cloître au fond des bois,
Et d'ouvrir aux moissons, dans des espaces froids,
Vers le soleil, malgré le gel, des routes neuves;
Et d'unir — quel accord! — aux grandes voix des fleuves
Le son des angelus et des rires d'enfants.
Longs et rudes labeurs!... Mais voyez, triomphants
S'élever jusqu'au ciel les vivats de la terre
Et voyez-nous, petits Oblats du Monastère,
En nos habits de moine — eh! oui : les moinillons! —
Vivre et grandir comme le blé dans vos sillons.
... Parfois, quand tout est calme au seuil de nos campagnes,
Où l'âme peut errer sans rochers ni montagnes,
Parmi tous les espoirs éclos au sein de l'air,
Jusqu'aux lointains mouvants des grains dorés et fiers,
Je vais tout seul, par la pensée, en cet espace.
J'écoute... et je saisis dans la brise qui passe,
Des mots mystérieux qui sont des mots bénis...
C'est, au fond des sillons, les germes infinis,
Devenus grands et forts, bénissant, mains fécondes
Votre immense labeur en ces forêts profondes...

Et nous, épis joyeux, qui croissons vers le ciel,
Et qui buvons la vie au bon sol de l'autel,
Nous voulons être, un jour, la moisson belle et blonde
Qui réjouit le cœur et doit sauver le monde.
... Et pour ce faire, eh! bien, nous autres, les petits,
Nous ferons, c'est fort simple, ainsi qu'ont fait, jadis,
Ainsi que font encor les plus grands, nos modèles;
Et pour monter si haut nous ouvrirons les ailes...
Comme semble en ouvrir, sans regrets ni répit,
La tige à fleur de terre où viendront les épis.

LA MAISONNETTE

✤

Très loin, très loin sur l'horizon,
Dans le bleu vif du grand espace,
J'ai vu jaillir une maison...

Si petite!... Un nuage passe,
Dans le bleu vif du grand espace,
Et tout se voile à mon regard.

Dis-moi, très lointaine chaumière,
Comment te vis-je, par hasard,
Perle, blancheur dans la clairière?

Le jour naissait de toute part;
Comment te vis-je, par hasard,
Gentil fantôme, en quelque rêve?

L'astre joyeux semait de l'or
Sur le sable nu de la grève;
Il en jetait encore, encor!

Un étincellement sans trève
Sur le sable nu de la grève
Où la chute s'en venait choir.

La vague déferlait, rieuse,
Du sein des nuits, comme un espoir,
A l'aurore silencieuse.

Dans ce décor, sur un fond noir,
Du sein des nuits, comme un espoir,
Tu parus, Maisonnette blanche!

L'air tiède berçait ton sommeil;
L'orme étendait sur toi sa branche,
Parmi les rayons du soleil.

Sourire d'arbre qui se penche,
L'orme étendait sur toi sa branche,
Le grand ami de chaque jour.

Frêle panache, ta fumée
Montait, spirale de velours,
Et dans l'éther s'est consumée.

Etait-ce ton hymne d'amour,
Montant, spirale de velours,
Dans l'infini des solitudes?

Alors j'ai vu s'ouvrir soudain,
Réveil des douces lassitudes,
Tes volets verts, au grand lointain.

Le vent m'apportait ses préludes,
Réveil des douces lassitudes,
Le frais concert éclos aux nids.

Tout chantait : le bois et la plaine.
Dans la maison, rayons bénis,
Eclairiez-vous bonheur ou peine ?

Secret des matins rajeunis,
Dans la maison, rayons bénis,
Oh! glissiez-vous une espérance?

Reprenant mon sentier, rêveur,
J'ai réfléchi, dans le silence,
Et j'ai prié le bon Sauveur.

Là-bas, était-ce la souffrance ?
J'ai réfléchi, dans le silence,
Aux grands mystères d'ici-bas.

Pour ceux, jeunes ou vieux, là-bas,
Dans la petite maison blanche,
Pour eux tous j'ai prié tout bas.

Me retournant, pliant la branche,
Vers la petite maison blanche,
Je n'aperçus plus rien, plus rien.

Firmament bleu, forêt muette,
Et tout l'espace, seul gardien
De la chaumière d'épinette...

Mon âme aussi, la voit-il bien,
De son beau ciel, l'ange gardien?
Mon âme est une maisonnette...

Qu'elle est petite, la pauvrette!

LE VIEUX MOULIN

✦

Près du ruisseau le temps a déposé l'épave.
J'aime, dans la nuit claire, attentif et songeur,
Fixer d'un long regard la silhouette grave.

Quel travail, sans pitié, de l'élément rongeur !
Même un granit en vain lui résiste et le brave...
Le voilà morne et froid, le moulin tapageur.

J'écoute... ce n'est plus la chanson de la meule :
C'est l'eau moqueuse, en ces débris, l'eau qui s'enfuit.
La pierre active est morte, hélas! et reste seule.

Et le rayon lunaire, en glissant par la nuit,
Sur le rameau sans feuille et la plaintive éteule,
Heurte le vieux moulin qui s'écroule sans bruit.

■ ■ ■

L'OISEAU MYSTIQUE

✤

La grive a fait son nid sur le rebord de pierre,
Dans l'ogive, en silence, à trois pas de l'autel.
Je la vois, au matin, quand la rose lumière
Frange d'un rayon neuf les voiles bleus du ciel.

Ses yeux ronds, tout brillants, suivent le saint Mystère.
Et j'aime ce regard de l'oiseau fraternel.
On dirait d'un mystique unissant sa prière,
Naïve et qui s'ignore, au rite solennel.

« Elle » car ils sont deux, réchauffe la couvée,
Pieusement soumise à sa tendre corvée;
Et « Lui » joyeux et fier, chante son oraison.

Chantez, vivez d'amour! Votre frêle maison,
Heureux petits oiseaux, est pauvrement bâtie...
Mais sur elle descend le reflet de l'Hostie.

• • •

LA VISITE DU COLISÉE

✤

au reçu d'une photo.

Combien vous désiriez, ô mère, sœurs et frères,
Voir la Ville Eternelle et le Tombeau de Pierre!
Et d'étape en étape, admirant des splendeurs,
Recueillant au passage un écho de vos cœurs,
Fidèle sur vos pas s'en allait ma pensée.

✤

Et je m'arrête, ému, devant le Colisée.
Le sable a-t-il gardé quelque trace de sang?
Atome qui s'envole aux caprices du vent.
Murailles de jadis, le temps en fait sa proie.
Tout finit donc, un jour : la souffrance et la joie.
Contemple, mon regard, les témoins du passé :
Ils penchent vers la mort leurs vieux murs crevassés.
Grandioses débris de bronze et de porphyre,
Sur vous a rejailli le sang d'un long martyre;
Le silence a chanté vos miracles d'amour.
C'était l'âge des saints, quand chaque nouveau jour
Illuminait d'azur les horreurs de la terre;
Lorsque l'ange béni, dans l'ombre et le mystère,
Venait, au nom de Dieu, réconforter les cœurs,
Et tendre aux fiers chrétiens la palme des vainqueurs.
Néron trônait, superbe; et la foule en délire,
Et le cri des lions, et la dent qui déchire,
La flamme qui torture ou le fer qui meurtrit...
Qu'importe, doux Jésus!... ton beau ciel leur sourit.

La vierge et le vieillard, immortelle vaillance,
Mouraient, balbutiant l'hymne de l'espérance.
... Le temps a fait son œuvre. Eteintes sont les voix
Qui blasphémaient le Christ, ou répondaient : « Je crois! »
Les siècles nonchalants ont jeté leur poussière...
Parfois la solitude écoute une prière;
Puis, rêveuse et plaintive, elle attend le trépas...
Ruines, tressaillez! vous qui dormez, là-bas,
Dans ces plis du linceul où s'endort toute chose
Le rêve des forêts, le parfum d'une rose...
Tressaillez, car voici les Enfants des Martyrs.
... Ce qu'il en a coûté de larmes, de soupirs,
Aux athlètes chrétiens, dans l'envol lourd des heures,
Tu viens le demander, ma mère, toi qui pleures
Sur la tombe précoce où ta fille et tes fils,
Au soir des grands adieux, sont descendus, jadis...
Tu viens le demander, jeune prêtre, mon frère,
Qui songes, près du ciel, aux combats de la terre...
Et vous encor, tous trois, ô mes chers pèlerins,
Qui rencontrez, hélas! au bord des gais chemins,
De hauts murs en lambeaux... souvenez-vous des larmes
Qui déjà vous disaient : « Le cœur a ses alarmes ».
Sachez que le devoir veut des martyrs aussi —
Martyr : qui ne l'est pas?... Mais écoutez ici
L'allégresse chanter parmi de froids décombres;
Voyez passer le vol des gazouillantes ombres
Qui frôlent, en riant, de mutilés contours,
Et cherchent dans la pierre un nid pour leurs amours.
Le printemps les ramène!... Et dans l'aile qui passe;
Dans la fleur qui grandit, festonnant de sa grâce
Quelque croulante ogive... En ces rayons joyeux
Qui frangent de lumière un marbre terne et vieux...
Mon âme a reconnu la sainte allégorie.
O voyageurs chrétiens, lorsque l'aube fleurie,
Dans un rêve de mai jette son voile d'or
Sur des monceaux plaintifs; lorsque le frais essor

Des parfums printaniers, du sein du Colisée
Monte vers l'horizon, sur la brise alizée :
C'est l'âme des Martyrs qui passe et qui vous dit :
« Frères, pourquoi pleurer le marbre et le granit,
« Car la mort est féconde où germe la semence...
« Dans ces débris épars la fleur a pris naissance,
« L'oiseau va déposer le chaud nid maternel...
« Frères, mourir pour Dieu, c'est naître pour le ciel.»

PRÈS DE LA CRÈCHE

✤

"Marie-Madeleine"

Ma sœur, pour ton Christmas je veux faire un prodige :
A*crostiche et Sonnet,* tous les deux à la fois.
Ris bien de mes efforts; j'arriverai, je crois.
Invoquons donc la Muse et l'oiseau qui voltige...

Eh ! vraiment, c'est l'hiver; plus de fleur sur la tige;
Mon luth reste muet... comme il tremble de froid !
Autour de moi, la neige; et, très loin, j'entrevois
Dans sa Crèche, l'Enfant... Or la Mère s'afflige...

Et je voulais rimer ! tourner quelque œuvre d'art...
Laissons, ma sœur, veux-tu, le poème à plus tard :
Ensemble méditons la divine souffrance.

Il n'est meilleur sujet pour ce jour de Noël :
Nous trouvons la Douleur... mais tout près l'Espérance.
Et souffrir, c'est la terre; et l'espoir. c'est le ciel !

■ ■ ■

PETITE MUSICIENNE DU BON DIEU

✦

"Elisabeth"

Et de leurs ailes d'or tous battant la mesure,
Les anges de Noël ont chanté *Gloria.*
Ils entourent, joyeux, la divine masure.
Seul, Gabriel reprend son *Ave Maria*...
Ah ! que les ailes d'or battent bien la mesure !
Bethléem!... Ame jeune!... Echos au fond des airs !
Ecoute, en cette nuit qu'un feu d'étoile azure;
Toi, chante aussi, ma sœur : c'est l'heure des concerts,
Heure où les ailes d'or vont battre la mesure !

L'APÔTRE

✠

à mon frère C. SS. R.

Du vieux temple désert la silhouette émerge
Des brouillards du matin. Tout est silencieux.
Mais déjà, dans la nef, cette lueur de cierge
Dissipe l'ombre et trace un sentier vers les cieux.

Un prêtre, jeune encore, à l'autel de la Vierge
Offre le Sacrifice... Et son front soucieux
Semble attentif au bruit des flots battant la berge...
Le monde à la dérive, a fait pleurer ses yeux.

Et tout, en lui, frémit devant la tâche immense :
Sauver l'humanité; prêcher la pénitence...
« O Christ! ô Dieu puissant, j'implore ton secours! »

Sur l'humble corporal sa tête s'est penchée;
Et l'âme de Jésus que son âme a touchée,
Lui murmure très bas : « Je serai là, toujours! »

• • •

LE CANTIQUE DES FLOTS

✦

à mon frère, à ma belle-sœur.

Tous deux, vous regardiez; votre âme était muette :
Pour rendre le bonheur trop faibles sont les mots.
Votre œil rêveur suivait le vol d'une mouette
Dont l'aile grise, au loin, se baignait dans les eaux.
Le soleil rougeoyait sur les vagues dolentes;
Vesper silencieux endormait tous les bruits;
Seules venaient encor les voix graves et lentes
De l'océan qui monte à l'approche des nuits.
Oh! cette heure suave, alors que de son rêve
Une étoile se glisse en tremblante lueur...
Et, la main dans la main, vous alliez par la grève,
Comme de gais enfants ayant cueilli des fleurs...
Car l'amour embaumait votre existence neuve.
Tous deux, vous écoutiez les accents de l'espoir :
« Amis, disait la mer, que rien ne vous émeuve!
Dieu garde l'avenir.» Et dans la paix du soir,
Dans la brise qui passe et vibre d'harmonie,
Toute belle et rieuse... ou pleine de sanglots,
Dans ce flux et reflux qui berce notre vie,
Lentement s'épandit le Cantique des Flots.
... Nous venons des lointains expirer sur les sables.
L'aube nous voyait naître; un soir nous voit mourir.
Telle est notre existence : heures insaisissables,
Qu'il faut, au gré du ciel, en chantant parcourir,
De seconde en seconde, et d'une vague à l'autre.
Et nous allons, joyeux, par nos sentiers d'azur.
Dites-nous, prés et bois, est-il semblable au nôtre,
Le bonheur des vallons?... Au large, l'air est pur.
Quand l'astre nous caresse, au lever des lumières,

Fraîcheur de nos matins dans un frisson de feu,
Le chêne, en ses forêts, ouvre en vain ses paupières :
L'ombre des lourds rameaux lui voile son ciel bleu.
Un jour l'herbe se fane, endeuillant toute rive...
Dieu sème sur nos eaux la blanche floraison
De l'écume des mers; chaque instant la ravive...
Des reflets éternels irisent l'horizon.
L'horizon! Qui le touche? Une feuille qui passe,
L'insecte qui s'envole ont de menus chemins.
Mais nous, les flots heureux, prisonniers de l'espace,
Captifs dans l'univers, les extrêmes confins
Nous disent leur secret... Voyez rubaner, large,
La route, à l'infini, du seuil de l'orient
Jusques aux pôles froids, sublime et sainte marge
De la page d'amour qu'un Maître souriant,
Au grand soir des labeurs, signa d'un trait de gloire.
Le remous nous entraîne en cette immensité.
L'écho du monde entier nous raconte l'histoire
Des berceaux, des cercueils où gît l'humanité.
Parfois, en cette course, au sein de notre fête,
L'abîme qui nous porte a de folles fureurs;
C'est l'éclair, c'est le vent, l'effroi de la tempête;
Nous nous heurtons, perdus, au choc de nos terreurs...
Mais non : Dieu va parler, et son ange descendre.
Apprenez, ô mortels, où chercher le secours,
Quand votre âme des maux n'aura pu se défendre.
Les ténèbres nimbaient d'éclats sombres les jours,
Faisant longue la nuit pour l'angoisse des lames.
Soudain jaillit d'en haut le rayon lumineux.
Fuyez, noirs ouragans!... Et vous, célestes flammes,
Posez vos gemmes d'or sur notre front neigeux!
Au sourire du ciel nous reprenons la tâche
D'aller plus loin toujours où nous conduit le sort.
Chaque parcelle, enfin, qui du temps se détache,
Nous pousse et nous entraîne un peu plus vers la mort.
. . . . . .
Dieu, notre Créateur, vous faisiez de l'aurore
Le tremplin de nos jours... Puis à l'appel joyeux

Du globe des midis, beau soleil qui nous dore,
Nous remplîmes l'espace au fond des lointains bleus;
Nous eûmes la gaîté, nous eûmes l'amertume
Jaillissant tour à tour des replis du chemin;
Tantôt baignés d'azur, tantôt frappés d'écume,
Ballottés par les vents ou mus par votre main,
Nous arrivons au but. O sainte Providence,
Les flots qui vont mourir murmurent votre amour.
Voici pour notre soir l'astre qui se balance,
Lampe d'opale, aux cieux... Chaque vague à son tour,
Dans un dernier élan monte vers sa lumière,
Puis sur le sable gris s'étend, frissonne et meurt.
Ainsi chantaient les flots. Etait-ce la prière,
L'hymne de l'océan? Ou bien pour votre cœur
La parole divine au soir des fiançailles?...
Les ombres dévalaient des couloirs de la nuit,
Embrassant les récifs et les blanches murailles.
Vous écoutiez encor sur la plage sans bruit.
L'ange des grandes eaux parla dans le silence :
« Chrétiens, enfants de Dieu, comme le flot des mers
Vous irez par la vie, aimant la Providence.
L'épreuve et le bonheur traverseront les airs...
Qu'importe le destin lorsque l'âme est fidèle!
Dans tout horizon noir se cache un rayon d'or...
Après les ouragans la vague se fait belle,
Son cantique, plus doux... Comme les flots encor
Voguez loin de la foule où toute âme est en peine;
Aimez votre foyer, le devoir et l'autel...
Si les flots sont heureux sur l'onde qui les mène,
C'est que, loin de la terre, ils vont plus près du ciel. »

■ ■ ■

ANGE, PETITE SŒUR...

✦

Que voyais-tu, petite, au fond de l'ostensoir,
Lorsque tes yeux rêveurs le fixaient, chaque soir?
L'ombre cachait l'azur, nos landes, nos bruyères;
Mais sur le grand autel brillaient tant de lumières!

Voyais-tu les sentiers où chemine l'espoir?
Voyais-tu l'ange heureux allumer l'encensoir
D'où, mystiques parfums, s'exhalent nos prières?
Pourquoi s'ouvraient alors si vives, tes paupières?

Ta mère avait bien dit : « Le Bon Jésus est là ».
Mais toi, mignonne enfant, tu sondais l'au-delà
Pour découvrir au ciel le beau Jésus, sans voiles.

Et vers le firmament où chantent les étoiles,
Tu pris, hélas! ton vol... Ange, petite sœur,
Reviens, reviens nous dire un peu de ton bonheur.

■ ■ ■

LES AILES

✦

J'ai suivi du regard les ailes vagabondes.
Seigneur, où va leur vol, dans la brume des mondes?
Ailes de l'espérance, ailes du souvenir,
Entre les jours finis et les jours à venir...

Et les ailes d'oiseaux, sur des ailes de brise,
Pourquoi soudain jaillir de la tourelle grise?
Vers quel point de l'espace attirez-vous, Seigneur,
Cet élan qui palpite, en chasse du bonheur?

Ailes des angelus, ailes des glas funèbres,
Qui frissonnez à l'aube ou pleurez aux ténèbres;
Ailes des carillons qui semez, doux émoi,
Sur les peines du jour vos paroles de foi...

Ailes de la fumée et des fines poussières,
De la feuille d'automne et des neiges premières...
Ailes qui passez vite et qu'on ne verra plus,
Mon rêve est de vous suivre aux lointains inconnus.

Car un sublime instinct soulève ma pensée;
Je sens que tout essor la soulage, oppressée;
Que tout ce qui s'élève entrevoit l'idéal,
Et qu'aux choses rivé, l'on gît dans le banal.

De chaque aile qui fuit je sonde le mystère.
Est-il donc vrai qu'il faut, très loin de notre terre,
Trouver, pour être heureux, des sentiers vers le ciel,
Abandonner le sol et croire à l'éternel?...

Ah! s'il en est ainsi, quittez cette vallée,
Ailes, chants de mon âme, et cherchez une allée
Dans l'azur, vers les cieux, parmi les oraisons...
O clair espace, ouvre tout grands les horizons!

VESPER

✤

Au seuil de la forêt j'étais venu m'asseoir.
Des parfums et la brume, encens de la nature,
Montaient vers le soleil. L'astre, rouge ostensoir,
Trônait sur son autel de pourpre et de dorure.

Des sillons et de l'herbe et du sein des ramures
J'entendis s'élever, dans le calme du soir,
Moins que des voix : un souffle immense de murmures...
Et l'espace me dit : « C'est l'âme du terroir ».

« Merci pour ta chaleur, merci pour ta lumière,
« A toi, Soleil, foyer d'amour, roi de la terre!
« Demain reviens encor, reviens à notre appel...»

Il passait, doux et jeune, en l'étonnant silence,
Le chant mystérieux, le chant perpétuel,
Qui chaque jour s'endort... et toujours recommence.

■ ■ ■

LA FÊTE BLANCHE

✦

« Debout ! Debout ! » clamaient les deux cloches, frileuses.
Et l'aube se leva dans sa pâle blancheur.
La neige se nacrait de teintes lumineuses.
Vibrantes ont monté les Matines du chœur.

Et puis, du gai soleil sur les heures pieuses.
Les moines célébraient la sainte Chandeleur.
Ils parcouraient le cloître en files radieuses...
Le givre aux clairs vitraux piquait, joyeux, ses fleurs

La coule, habit de gloire, endimanchait les âmes...
Et les cierges bénits, aux vacillantes flammes,
Et les rayons du ciel semblaient fraterniser.

La madone d'ivoire, en sa niche de pierre,
Inclina son front pur, car la belle prière,
L'hymne des moines blancs, passait comme un baiser.

• • •

LES CENDRES

✤

Nu-pieds, tête rasée,
Défilaient, deux par deux, les moines pénitents.
La marche lente et sa prière harmonisée :
L'on revoyait ces temps
Où le Peuple de Dieu, fidèle au Sacrifice,
Prenait la cendre et le cilice.

✤

Dehors c'était l'hiver :
Neiges sur le désert;
Et mars, boudeur et blême,
Imposait au printemps sa mine de carême.
L'autel, sans fleur,
Si triste et sombre,
Semblait quelque tombeau parmi ses voiles d'ombre...
Ah! ce décor, froide rigueur,
Quel deuil au cœur!
. . . . . .
Mais un encens de cloître exhalait son arome;
La prière était bonne en ce parfum de baume,
Et des mots arrivaient dans un rythme de psaume...

O moine, souviens-toi!
Le monde, hier encor, chantait sa folle ivresse,
Et croyait immortelle une fausse allégresse.
Le plaisir est son roi.
Frères, vivons heureux, loin des soucis moroses.
A notre cœur l'amour! à notre front les roses!

Demain c'est le néant...
Qui donc est revenu des au delà funèbres?
La mort?... fantôme vain, la nuit, dans les ténèbres...
De ce gouffre béant
Qu'ils nomment le trépas, fuyons la rive austère...
Tout l'espace est à nous : jouissons de la terre!

O moine, entends les voix :
Les voix ivres du monde... et la voix de l'Eglise
Les voix de la nature aux accords de la bise...
Entends gémir les bois,
Et le clocher plaintif, pleurant son hirondelle...
Oui, tout finit, un jour ... Mais l'âme est immortelle.
Poussière et froid limon,
Ton corps se désagrège et penche vers la tombe.
Hélas ! toute existence, un soir tremble et succombe :
L'herbe, dans le sillon,
Se fane, frémissante... et la faux de l'automne
Dépouille nos forêts, d'un geste monotone.

Devant l'autel
S'agenouillaient, en leurs nobles suaires,
Ces morts vivants qui marchent vers le ciel.
J'ai vu la main, d'un geste solennel
Tracer les croix, semeuses de mystères...
Cendre bénite, ô poussière du temps,
Est-il bien vrai que tu tombes sur l'âme,
Leçon sévère et bienfaisante flamme,
Pour consumer les fous rêves d'antan?
Rite sacré de notre pénitence,
Tu viens au seuil des jours où par le grand silence,
Les accents du Prophète ont frappé le désert.
Quel écho leur répond dans le sombre de l'air ?
« Israël, entendez la parole divine;
Et devant Jéhovah que votre front s'incline!
Les péchés sont montés jusqu'au trône de Dieu :
Sa colère prépare et le glaive et le feu.

O peuples de la terre, offrez à Dieu vos larmes;
Pleurez, brisez vos cœurs : le repentir désarme... »

✤

Et les fronts se courbaient sous le poids des versets,
Portant cette menace à la foule coupable...
Mais un espoir les relevait : « Dieu secourable,
« Voici que nous montrons, par la Cendre tracés,
« Tant de signes bénis qui sauveront le monde;
« Pitié pour lui!... puisque pour lui nous réparons. »
.....
O Moines, j'ai compris, aux clartés de vos fronts,
Que le salut germait sous la Cendre féconde.

• • •

LE TABERNACLE VIDE

✠

Vendredi-Saint.

Le chœur vient de finir. Le soir descend... Nul bruit.
Je suis en oraison; l'église est solitaire;
Le glas d'un lent tic tac... il va, revient, s'enfuit...
Dans ce lourd balancier vibre un son mortuaire.

La lampe qui toujours vers Jésus nous conduit,
Reste sans feu. Quel deuil! Et rien plus ne s'éclaire.
Mais voici qu'un rayon de lune, en cette nuit,
Jette soudain sa clarté blême au sanctuaire.

Et, lugubre, apparaît l'autel sans ornement;
C'est un sépulcre nu que surmonte, livide,
Tout ouvert, morne et froid, le tabernacle vide.

Mon âme a frissonné. Poignant isolement.
J'ai compris l'abandon, l'angoisse d'une vie
Qui n'aurait pour soutien qu'un autel sans l'Hostie!

■ ■ ■

DIES PASCHÆ !

✤

Fête joyeuse... Alléluia : l'aube pascale !
De son tombeau se lève le Christ... O Splendeur !
Un rayon de son front, la flamme de son cœur
Embraseront d'amour et de nouvelle ardeur
Les âmes dont l'espoir gardait sève vitale.

✤

Pour nous, un jour très beau s'ouvrira dans les cieux,
Immense, au clair azur, en sa grâce royale...
Quel Renouveau !... Psaumes et fleurs... Pâques chez Dieu !

■ ■ ■

COMMUNION D'ENFANT

✤

Six ans : l'âge pieux, l'émoi des innocences ;
L'âme s'ouvre à l'amour comme au feu matinal
Se réveillent la rose, et l'azur virginal,
Et l'oiseau qui rêvait de lointains bleus immenses.

Parfums, reflets, envols ont brèves existences,
Car l'ombre reviendra, puis quelque soir final.
Mais pour toi, jeune enfant, cette aube est le signal
De matins éternels... et vers eux tu t'avances.

Tu viens donc de sentir ce que c'est que d'aimer !
Et je chante pour toi qui ne peux l'exprimer :
« Le baiser de Jésus n'est point chose éphémère ! »

Ouvre grand ton calice, et que ton front s'éclaire !
Que ton cœur et ton âme, oh ! les deux ailes d'or !
Montent vers ce bonheur... demain meilleur encor !

• • •

L'AVRIL LOINTAIN

✤

Alleluia! La cloche annonce enfin la fête!
Les bourgeons réveillés, joyeux, dressent la tête
Pour happer, au passage, un rayon du printemps.
A l'hymne de l'aurore, écho du soir j'entends,
J'entends mon cœur répondre en frileuse allégresse...

Non, ce n'est pas en vain que s'ouvre à l'orient,
Du passé jusqu'à moi l'espace souriant!
Mon cœur, prends ton essor; demande une caresse
Au renouveau béni remplissant tout le ciel.
Va, sur les fleurs d'antan cueillir un peu de miel !

Va, mon cœur, butiner les fleurs de ta jeunesse.

• • •

RABBONI

✤

Jérusalem s'éveille au grand bonheur pascal.
Des sommets de l'Hermon le souffle matinal
Ouvre l'azur splendide... Et voici la lumière!
Et tout frissonne et rit de gaîté printanière.

Dans le secret jardin, non loin du Golgotha,
L'heure silencieuse... Assoupi, le soldat,
Ce gardien peu fidèle, a reposé la tête
Sur le tombeau scellé qui cache le Prophète.

Il leur avait prédit : «... Et puis, après trois jours
Vous me verrez encor.» Du roc et ses entours
Hélas! qui se souvient? La peur, l'indifférence...
Ont-ils donc oublié le grand mot d'espérance?

Sous les figuiers, dans la senteur du romarin,
Magdeleine s'en va, ses parfums dans la main,
L'angoisse de l'amour étreint son front livide
« Laisse là tes soucis : vois, le sépulcre est vide.»

Femme de peu de foi! pourquoi parmi les morts
Chercher le Dieu vivant?... Sous d'étranges dehors
Le Christ est là. Mais elle : « Ils l'ont volé peut-être?...»
« Marie! » — Elle, à ses pieds : « Rabboni... mon bon Maître!»

✤

Rochers du Golgotha, Tombeau de mon Jésus,
Vous que j'ai contemplés de longs regards émus,

Renvoyez à mon âme un écho d'espérance.
Au soir mystérieux du grand jour de souffrance,
Vous vîtes ce spectacle : un Dieu dans un cercueil!
La terre frémissait sous le ciel noir en deuil;
Et tout semblait fini... lorsque, soudaine aurore,
Tout l'espoir est amour !
O Christ, je vous adore !
O Dieu ressuscité, montrez-vous à mon cœur!
Parfois il y fait sombre... Et cette nuit fait peur...
Ténèbres du dedans... sépulcre sans lumière,
Où tout s'en vient mourir; où même la prière,
Jetant son cri plaintif, résonne sans écho,
Mais redit, en pleurant : « Je crois, Seigneur... *Credo!* »

✤

Credo!... Resurrexit!... L'aurore va renaître...
Mon cœur s'émeut... C'est Lui!... Rabboni, mon bon Maître!

■ ■ ■

LE GLAS

✦

Nul bruit dans ce désert. L'étang; le bois sauvage.
Parfois un cri furtif de grive ou de pinson.
Deux grillons font grincer leur duo sous l'herbage;
Un frais ruisseau lance aux cailloux quelque chanson.

Soudain le glas lointain m'arrive d'un village;
Et c'est le vent rieur qui m'en jette le son!
L'écho, morne et blasé, va perdre le message...
Et seul, mon cœur ému vibre d'un long frisson.

O cloche, voix en deuil, qu'annoncent tes alarmes?
Parmi tous les tombeaux est-ce une mère en larmes
Redemandant son fils qu'emporte le trépas?

Et je ne savais rien de sa peine cruelle...
Cloche lointaine et lente et qui pleures là-bas,
Tu me redis sans fin : « Priez, priez pour elle... »

■ ■ ■

PAX !

✠

Silence,
Bien suprême
De l'existence,
Je t'aime !

Rien ne trouble la paix de mon désert.
Echos des bois, frissons de l'air,
Ramures qui se bercent...
Désert, doux lieu,
Les voix qui le traversent,
Louangent Dieu.

Cloches du monastère,
Vents et tonnerres,
Rumeur des chutes,
Clapotis rieur des ruisselets en fuite
Montent vers les cieux,
Tout là haut, silencieux.

Le moine prie dans le silence;
Il chante, de sa voix humaine,
Et de son âme divine, pleine
D'amour et d'espérance...
Il chante, il prie dans le silence.

Sept fois le jour,
Et dans l'heure vibrante de la nuit,
Toujours
Reprennent les psaumes, loin du bruit.

Les fronts s'inclinent;
Des lèvres s'ouvrent, celles, muettes,
Qui ne s'animent,
Dans leur bonheur,
Que pour l'Œuvre parfaite...
Et le silence ému porte l'hymne au Seigneur.

Le moine prie,
Dans le silence,
L'âme ravie...
Sa pénitence
Serait, ô monde vain,
De retrouver, demain,
Tant de bruits en tes chemins !

O Monastère,
Mon ciel sur terre,
Je te bénis, l'âme heureuse,
Pour ta paix silencieuse.

■ ■ ■

JOIE BRÈVE

✦

Une hirondelle a traversé l'azur,
Vive et joyeuse. Et j'ouvris la fenêtre.
Et son grand vol riait dans l'air très pur...
Soudainement je la vis disparaître.

Un lourd massif de pins, sur le coteau,
Barrait l'espace... Et loin, dans sa lumière,
L'oiseau léger, se moquant du rideau,
Continuait sa course printanière.

Il est donc vrai que nos petits bonheurs,
Lents à venir, s'en vont à tire d'ailes !
Ah ! sans regret les cieux seront meilleurs
C'est ta leçon, ma fuyante Hirondelle !

✦ ✦ ✦

Pour les Derniers Vœux d'une religieuse Réparatrice
à Montréal (jadis Ville-Marie)

"JUSQU'AU BOUT !"

✤

Devise heureuse autant que fière,
Qui met du feu sous la paupière,
Et du courage plein les bras.

C'était là-bas...
Que dis-je?... près de vous : c'est à Ville-Marie,
L'an mil six cent soixante, et le dix-neuf d'avril.
Avril!... Pourtant, ma sœur, l'herbe n'est pas fleurie;
L'hiver persiste en sa froidure et son grésil..
Mais plus intimement souffre la Colonie.
Les âmes sont en deuil pour l'immense péril,
Car vers la mort s'en vont Dollard et seize braves.
Et s'ils tombent... l'Indien bondit, sans plus d'entraves.
Ah ! l'Iroquois jubile, et sa folle clameur
Jette par les grands bois qui dormaient, froids et graves,
Le frisson d'épouvante au signal d'un malheur.

✤

« Debout ! Debout ! frères aimés : à nous, les armes ! »
C'est la voix bien française; entendez-vous Dollard
Et seize cris, d'accord : « Partons !... Séchez vos larmes.
« Sus à l'Indien ! Partons : demain serait trop tard.
« Ne pleurez plus, vous qui restez, âmes blessées;
« A Dieu ! parents, frères et sœurs, et fiancées...
« Nous ne reviendrons plus, si Dieu l'ordonne ainsi.
« Priez pour nous... A tous, pour votre amour : merci ! »
... Et soudains, vifs et clairs, deux mots de l'âme éprise

Passent, prenant les cœurs, un signal, leur devise :
Debout !
Jusqu'au bout !

✦

Ils vont... Quoi donc ?... L'ambuscade... les cris... « Alerte ! »
Ils se retranchent, là : ce fortin délabré.
Et la forêt fourmille : ils la croyaient déserte.
... « C'est à coups de fusil que je veux *palabrer*.
« Venez, bandits : pour mieux nous voir que l'on accoure ! »
Et vous savez quel fut le gain de leur bravoure :
Cadavres d'Iroquois, hordes qu'on voit s'enfuir,
Sur la Nouvelle-France un rayon d'avenir ;
Et pour eux, dans la mort, le nimbe des Martyrs.
Leur sang fut la semence au bon sol qu'on laboure
... Trois siècles. Et toujours l'héroïsme a levé
Sur les bords généreux où croît la race neuve.
Béni sois-tu, Peuple vaillant ! Semblable au fleuve,
Ton fleuve à toi, qui suit le cours par Dieu gravé,
Se riant des écueils, indomptable et tenace,
Large de plus en plus, glorieux jusqu'au bout,
Tu vas ainsi, Peuple héros, oui, malgré tout,
Par un chemin de gloire, en ton immense espace.
L'héroïsme a levé... Rends grâces au Seigneur !
Moisson d'épis, rouges de sang, riches d'honneur,
Tes filles et tes fils, ô Peuple, sont ta gloire :
Partout, jusqu'en la mort, ils chantent leur victoire.
Trois siècles bien remplis, belles pages d'Histoire !
Je les feuillette et vois des noms, tous immortels :
Héros sur terre et mers, aux champs, près des autels ;
Sauveurs d'âmes, du sol, des vieux droits et du verbe,
Ils marchent, conquérants, dans un rêve superbe.
... Entendez-vous l'appel ?... le même, toujours, oui
Ce fier cri du *Long-Sault,* le cri franc d'aujourd'hui.
Tes mots vaillants, Peuple de Dieu, que de poitrines
Les lancent vers le ciel, en syllabes divines :
Debout !
Jusqu'au bout !

Les pages se déroulent...
Et quand ailleurs s'écroulent
De pauvres cœurs humains, sans amour et sans foi,
Chez toi le Christ aimé retrouve encor sa Loi,
O Peuple Canadien : si ferme est ta racine !

. . . . . .

Je sais, au fond d'un cloître, une âme d'héroïne,
Qui fit serment loyal, en sa noble ferveur,
De suivre pas à pas l'exode des grands cœurs.
Et voici que le Christ, en sa gloire divine,
Apparut... l'appela... puis son amour vainqueur
Lui donna pour trésor la Croix et ses rigueurs,
Et tout l'immense espoir des éternels bonheurs

✤

En ce nouveau Dix-Neuf, et dans Ville-Marie,
O sœur du grand Dollard, vous donnez votre vie...
Le chef de votre choix sera plus qu'un mortel.
C'est Dieu, c'est le Seigneur, le Souverain du ciel.
A quels brillants combats ce Héros vous destine !
Que votre âme frissonne ! Entendez la buccine
Qui sonne le rappel... « Aux armes ! » ... Frappez fort !
Luttez, luttez pour votre Dieu, jusqu'à la mort.
Il n'a point craint l'âpre souffrance du Calvaire;
Et son sanglant exemple a semé sur la terre
Des germes infinis de bravoure et d'espoir.
C'est Lui, Jésus, le Chef qui vient vous recevoir.
Afin qu'un double don mieux à Lui vous unisse,
L'anneau : fidélité; l'épine : sacrifice,
Venez... de ses deux mains Il vous tend ses présents.
Venez... l'autel est prêt; du brasier, de l'encens
Monte un parfum pour la victime qui s'immole.
La victime, c'est vous, ma sœur; c'est vous, l'obole
Que fait l'humanité pour prix de sa rançon.
Ah ! donnez à ce monde une austère leçon;
Montrez, montrez comment s'acquiert de l'héroïsme;
Faites un peu rougir le moderne égoïsme...
Rappelez ce qui dure, alors que nous passons.

Pour nous, gardons au cœur la fière souvenance.
O chers Aïeux ! racontez-nous votre endurance.
Serait-il défendu, pour stimuler l'ardeur,
Même au cloître, d'aimer les preux au vaillant cœur
Dont le sang tout donné sauva France-Nouvelle ?
... Mais, plus qu'eux tous, le Dieu-Martyr qui vous appelle,
Prenne votre âme entière ... et soyez toute à Lui.
Ce Dieu, sachez l'aimer toujours comme aujourd'hui.
S'il faut souffrir, s'il faut mourir, tortures lentes,
Pour le rachat du monde, en un suprême atout,
Ma sœur, dites le mot jailli d'âmes ardentes :
« Jusqu'au bout ! »

✤

Après commencera l'autre existence, calme,
Dans l'extase... Et dans la main, très droite, la palme
Que portent les héros sur leur trône des cieux.
... Qu'ils soient morts sous la flèche ou la hache, les preux ;
Ou que sur une croix pour nous tous Il expire ;
Qu'elle soit âme faible, avide de martyre,
Et dès lors devenant brave, dans son amour,
Tous et toutes, ma sœur, dans l'immortel séjour,
Triomphants et fêtés, reçoivent la couronne.
C'est l'homme qui la gagne, et c'est Dieu qui la donne,
Non plus celle d'épine, emblême des douleurs,
Mais fleurons lumineux, faits de nos anciens pleurs.
Sursum ! très haut, très haut, les cœurs et l'espérance !
Vibrez, âmes du Cloître ; aimez bien la souffrance ;
Chantez pour moins souffrir... ou souffrez en chantant.
Laissez, laissez tomber quelques heures du temps...
Et vous aurez, si loin de nos horizons mornes,
Les grands bonheurs du ciel, Dieu, les siècles sans bornes :
Tout...
Jusqu'au bout !

• • •

LES ÉTOILES

✦

Beau firmament, pourquoi, pourquoi tenter mon âme
Par tes milliers de voix muettes, loin des bruits?...
Des ailes!... follement mon vieux cœur les réclame
Pour s'envoler vers toi, clair rivage des nuits.

Ravi, j'écouterais la grandiose gamme
Qui d'étoile en étoile, insondable circuit,
Promène des clartés l'harmonieuse flamme;
J'écouterais... Mais non : quel rêve me séduit?

Si déjà nous émeut le rayon d'une étoile,
Quels transports d'entrevoir, au travers de ce voile,
L'aveuglante splendeur du Créateur des cieux!

O mon âme, ce soir, lève, lève les yeux...
Ne tente pas l'essor au pays des lumières,
Mais adore : là-haut scintillent des prières!

■ ■ ■

MATIN D'ÉTÉ

✤

L'heure joyeuse où renaît l'espérance.
Les angelus passent, tout lumineux;
Alors, sous bois le babil recommence,
Et dans les nids s'ouvrent les petits yeux.

L'enfant s'étire; et puis l'âme rieuse
Vers l'au delà tout rose a pris son vol.
Le papillon, l'abeille besogneuse
De fleur en fleur maraudent, loin du sol.

Quand tu parais à l'horizon des grèves,
Heure bénie, heure des longs essors,
Le vent s'enivre au suc nouveau des sèves;
Et le soleil sème perles et ors.

Et notre cœur, retrouvant sa jeunesse,
Monte vers Dieu par l'éternel sentier
D'où lui viendront la paix et l'allégresse...
Lointains meilleurs que l'univers entier.

Qu'importe, après, l'annonce d'un orage,
Le sombre éclair au firmament du jour !
Ton souvenir fera notre courage,
Heure première où brilla tant d'amour !

• • •

SOIR D'AUTOMNE

✤

L'heure du soir, rêveuse... Tout se tait.
La cloche dort en son logis mystique;
Et le massif, quand l'ombre se refait,
Paraît, au loin, quelque manoir antique.

Au fond d'azur, une étoile : un signal...
La jeune cour de la nuit s'est formée.
Un rayon bleu découvre, œil amical,
L'oiseau, blotti sous l'aile refermée.

Un soir d'automne est souvent glorieux :
L'or et la pourpre embrasent les espaces;
Parfois plaintif, si des voiles brumeux
Sur les bois morts, d'un linceul les enlacent.

Et pour notre âme, à ces heures du soir,
Un coin de ciel sera plein de caresse...
Revienne alors ce nuage trop noir :
Soudain le cœur s'abîme en sa détresse.

Pour les bons vieux le soir est reposant :
C'est l'heure grave où l'on songe en silence...
Tous les remous au cours fiévreux des ans
Sont loin... Le havre où l'espoir nous devance.

• • •

AILES BRISÉES

✦

Vingt ans : rêve d'aurore appelant du bonheur.
Soleil, rire d'oiseaux, parfums, perles rosées :
Des ailes vont s'ouvrir, subitement osées,
Car on croit, on espère, on aime avec ferveur.

Vingt ans : rêve du soir aux deux ailes brisées.
La grande ombre, la nuit ; plus de chants ni de fleurs.
On glisse en son linceul, en la morne sombreur,
Dans l'inconnu du sol, ses heures épuisées.

Un rêve : c'est la vie... et c'est aussi la mort.
Mystère : deuil ou fête, aux caprices du sort.
Mais vivre, c'est mourir ; mourir, n'est-ce pas vivre ?

Oh ! oui, vivre sans fin de son éternité.
Plus d'aube ou de couchant, d'orages ni de givre :
Les deux ailes planant dans la félicité !

■ ■ ■

L'HYMNE QUI S'ÉCLAIRE

✚

Quand sonne l'Angelus au clocher solitaire,
J'écoute, à deux genoux, son argentine voix.
L'heure d'écho, mystérieuse, en tous nos bois...
Le timbre clair s'envole... Oh! fais silence, terre!

Et l'airain vibre encore... Et tout vient de se taire.
Seuls, dans le soir béni, passent les doux émois...
Quand sonne l'Angelus au clocher solitaire,
J'écoute, à deux genoux, son argentine voix.

Puis vers toi vont mes yeux, clocher du monastère.
Vesper nimbe d'opale et caresse la croix
Dont les deux bras tendus semblent s'ouvrir à moi.
C'est un rayon qui chante, et l'hymne qui s'éclaire...

Quand sonne l'Angelus au clocher solitaire.

■ ■ ■

NOS LARMES

✦

Source très pure, éclose au fond de l'âme,
Tu viens du cœur et jaillis de nos yeux.
Larmes du Christ, larmes de Notre-Dame,
Que vous marquez la route vers les cieux !

Qui n'a senti couler ces pleurs intimes,
Que l'ange ému recueille dans ses mains;
Tribut fatal des humaines victimes,
Car la douleur guette nos lendemains.

Larmes d'aurore, éveil de l'existence,
Premier indice animant les berceaux.
D'autres suivront bientôt, sans résistance,
Toujours allant comme vont les ruisseaux.

Larmes des nuits, quand tout fait l'heure triste;
Quand le soleil n'est plus au firmament...
Silencieux, un reflet d'améthyste
Eclaire seul nos peines, par moment.

Larmes d'angoisse après les défaillances,
Je vous bénis : vous êtes le pardon.
Vous brillerez, embaumant nos vaillances,
Perles et fleurs, larmes, sublime don !

Larmes d'adieu, près des stèles funèbres.
Un jour ou l'autre, ici-bas voyageur,
On reste seul, tout seul, dans les ténèbres,
Sous les rameaux du froid saule-pleureur.

Larmes d'exil... Quel printemps n'eut son rêve :
Un cœur à cœur... Un cloître de Carmel...
Va, pauvre esquif, vogue, cherche la grève
Où tu verras poindre l'aube du ciel.

Larmes d'amour, au pied du tabernacle;
Rayons du soir; petite porte d'or...
Cœurs fatigués, Jésus fait ce miracle
Que près de Lui pleurer console encor.

Larmes d'espoir, larmes, saintes semences,
Tombez, tombez dans nos sillons d'un jour.
Vous lèverez, bonheur, gerbes immenses,
Moisson divine au champ du Bel Amour !

■ ■ ■

CLARTÉ NOCTURNE

✦

Bel astre aux doux rayons, toi, Reine de la nuit,
Verse tes flots d'amour sur les tombes que j'aime.
Je les revois, là-bas, dans cette clarté blême,
Par le val solitaire où mon rêve s'enfuit.

Sous les feuilles d'automne, aux sépulcres, sans bruit
Dorment les trépassés de leur repos suprême.
Bel astre aux doux rayons, toi, Reine de la nuit,
Verse tes flots d'amour sur les tombes que j'aime.

Peut-être une âme, enclose en son triste réduit,
Cherche l'espace... ouvre son vol, cet instant-même...
Eclaire, en souriant, le sentier qu'elle suit;
Chante, pour l'attirer, ton lumineux poème...

Bel astre aux doux rayons, toi, Reine de la nuit !

• • •

VIVRE

✤

Vivre s'achève
En un moment;
L'on va, rêvant,
Sur quelque grève...

Et dans le vent,
Minute brève,
L'esprit se lève
A tout venant...

Heureux, le Sage,
Au court voyage,
Qui rêve Dieu!

Ce vrai poète
Trouve en tout lieu
L'intime fête.

• • •

VERS LE RIVAGE

✦

Petit bateau sur le flot clair
Va de l'avant, joyeux et brave !
Mais quand s'éteint le grand flot clair
Sous le ciel noir, c'est l'heure grave,
En grondements et fol éclair.
Cargue la voile ! Et fier courage,
Si frêle et seul, loin du rivage !
Petit bateau, loin du rivage !

Petit bateau, sous le ciel noir
Va de l'avant, plein de vaillance,
Malgré l'effroi du grand ciel noir.
Sous l'œil de Dieu, bonne espérance,
Sans forligner fais ton devoir.
Et rame, et lutte, et souffle, et nage :
Déjà paraît l'autre rivage...
Petit bateau, l'autre rivage !

Petit bateau, sous l'œil de Dieu
Va de l'avant, car la tempête
Ne dure pas sous l'œil de Dieu.
Sur le flot clair c'est douce fête
Quand rejaillit tout le ciel bleu,
Et que le vent bat le cordage,
Et que l'on touche au bon rivage...
Petit bateau, le bon rivage !

Et va, mon cœur : c'est toi, l'esquif !
Va de l'avant, joyeux et brave,
Sous l'œil de Dieu, petit esquif,
Par le flot clair ou l'heure grave...
Sois humble ! Vois : le temps actif
Ferme d'un rien ton frais sillage !
Oh ! cingle donc vers le Rivage...
Cingle, mon cœur, vers le Rivage !

* * *

VOIX MUETTE

✦

Vieilles pierres, vieux murs qui dormez, longue nuit,
Dans les plis du passé, votre âme rêve-t-elle?
Ou bien, morne sommeil, mourez-vous là, sans bruit,
Chaque jour un peu plus, pauvre chose mortelle?

Hélas! comme nos cœurs, vous rêvez en mourant.
L'âme va quelque part vers le temps qu'elle implore...
Malgré ce que de vous entraîne le courant,
Chaque heure, sans pitié... vous espérez encore

Parfois, dans le silence et près de vos débris,
S'en vient, aux feux du soir, le vol de mes pensées.
Et mon regard ému, de vos charmes épris,
S'arrête et vous contemple, ô pierres trépassées!

D'opalines clartés vous couvrent d'un linceul :
Car vous ne dormez plus, oh! non, vous êtes mortes
Dans la brise des nuits, j'écoute, là, tout seul,
Un poème d'adieu qui gémit à nos portes.

J'entends l'onde sournoise ébranler de son heurt
Votre masse croulante où fleurit l'églantine...
Comme l'espoir expire et ne sait pas qu'il meurt,
Tel votre long trépas sourit à l'eau mutine.

Ainsi, jeunes et vieux, nous penchons vers la mort.
Parce qu'un flot qui ment caresse notre vie...
Parce qu'un peu de fleurs nous voilent notre sort,
Nous chantons le *toujours* de notre âme ravie.

O pierres de jadis, restez encor debout!
Restez autant que moi; parlez dans le silence;
Dites-moi la fin triste où tombe et périt tout,
Puisque même un granit doit perdre l'existence.

Que si, du cloître au ciel je m'arrête en chemin
Croyant vivre longtemps un rêve de poète...
Qu'alors mon cœur, surpris, se réveille soudain,
Vieilles pierres, vieux murs, à votre voix muette!

• • •

VERS L'AU-DELÀ

✤

De la rive lointaine où les neiges du Nord
Emplissent l'horizon de paix et de silence;
Du seuil noir des forêts où m'a fixé le sort,
Je porte mes regards vers un espace immense.

C'est l'espace des jours qu'un souvenir d'enfance
Parcourt, en réveillant tout le passé qui dort;
C'est l'espace des mers dont les flots en cadence
Se rejoignent sans fin, d'un bord à l'autre bord.

Et je m'envole, heureux et libre, et je m'élève
Du fond des jours anciens, des sables de la grève
Vers l'au-delà plus grand qui ne finit qu'au ciel.

Seigneur, de ces lointains où naît la clarté rose,
Que l'univers entier me paraît peu de chose!
Que le temps est petit dans le vaste éternel!

■ ■ ■

LES DÉPARTS

✠

Le soir :
Tout va se taire...
Et sur le toit solitaire,
Oh! ce dernier soir...
Hirondelles,
A longs coups d'ailes,
Dans le noir,
Vous accourez ... pour quel mystère?

Par les plaines,
Lourdes pennes,
Les corneilles vont, criant,
Cherchant
La nocturne demeure
Avant l'heure
Des grands vols s'enfuyant.

Sur mon front,
Puis au ravin profond
Tombe une feuille.
Le vent,
La soulevant,
L'entraîne... triste feuille !

Le bois s'endeuille.
L'azur n'est plus,
Vents et nuages,
Flux et reflux,
Qu'un sombre et froid rivage.

Adieu!
Vous tous, oiseaux, verdure et gai ciel bleu!
Partez, hirondelles,
Belles ailes
Du ciel bleu!
Partez, lourdes pennes,
Par les plaines,
Ce soir,
Dans le noir.
Et partez, feuilles mortes,
Par l'automnale porte...

En moi
Vibre la foi!
J'irai vers l'au delà des terrestres espaces,
Au ciel !
Au printemps éternel !
Plus loin, plus haut que ce qui passe.

Et pour toujours !
La vie !
L'âme ravie
D'un tel amour !
Car, roi de la nature, ô choses en partance,
De par Dieu — quelle assurance ! —
J'ai l'immortel Amour !

■ ■ ■

FIN D'ANNÉE

✦

La poussière de l'âge et les brumes du temps
Recouvrent dans le cœur des espérances closes;
Et dans les froids jardins la dépouille des roses.

La poussière de l'âge et les brumes du temps
Retombent chaque jour, un peu plus que la veille,
Sur quelque souvenir qui bâille et puis sommeille.

La poussière de l'âge et les brumes du temps
Sont la vaine prison d'où le rêve s'envole;
Et l'austère trésor gardant ce qui console.

La poussière de l'âge et les brumes du temps
Nous jettent la douleur qui grain par grain s'effrite...
Et déposent dans l'âme un germe de mérite.

La poussière de l'âge et les brumes du temps
Font parfois souhaiter le soir de la journée.
Mais ce désir s'apaise en chaque fin d'année...

Car malgré tout l'hiver, nous croyons au printemps.

■ ■ ■

PREMIER JANVIER

✦

— Toi qui parais à l'horizon,
Nouvelle année,
Je plains ta destinée,

Vois donc : c'est la rude saison !
Triste, la terre,
Sans fleur en son parterre!

Le vent du Nord, pour t'accueillir,
Jette sa neige !
Quel abri te protège ?

— Frère, j'accepte de souffrir.
Mais sur ma voie
N'aurai-je quelque joie?

J'apporte — et pour toi-même — Dieu,
Tuteur et Maître,
Chaque jour qui va naître.

Que soit mon ciel ou gris ou bleu,
J'aime et je prie :
Bonne sera ma vie !

• • •

PLUME ET PINCEAU

✤

Au cher petit Pinceau qui chante son poème
D'amour et de couleurs — on chante quand on aime ! —
La Plume du poète offre ses vœux de l'an.
La Plume, le Pinceau : n'est-ce pas double élan
Vers Dieu, vers l'Idéal, vers ce qui berce l'âme
Dans l'extase sans fin de l'hymne et de la flamme ?
Hélas ! je le sais bien : nous n'avons point tout l'art,
Ni le chant, ni l'éclat de l'oiseau babillard !
Nul ne peut, sauf le maître, abriter ses idées
Sous la rime ou le ton, sans que ses mains, guidées
Par un trompeur espoir, ne pleurent dans l'effort.
Mais combien je vous aime, et j'en bénis le sort,
O vous, Peintre et Poète, en vos œuvres sublimes !
Nous travaillons dans l'ombre... et vous deux, sur les cimes.
Notre rêve est d'un jour ... le vôtre est immortel.
Nous sommes de la terre ... et vous êtes du ciel.

✤

Nous sommes de la terre : est-ce bien vrai, mon âme ?
Oh ! dis-moi, cher enfant, lorsque ton frais pinceau
Vole de fleur en fleur, et du bois au ruisseau,
Et d'un vieux monastère où bat, verte oriflamme,
L'ardente vigne-vierge, aux peupliers altiers,
Ces géants de l'espace, en quête de lumière ...
O mon enfant, dis-moi : lorsque par les sentiers
Se faufile, en riant, sur l'herbe et la bruyère
Ton gracieux pinceau ... ne sent-il pas alors
Des ailes lui pousser, des ailes immortelles,
Vers le Beau, quelque part, en d'inconnus essors...
Vers le Beau qui l'enivre, ô Dieu, Toi qui l'appelles?...

Poète, toi, le pauvre, épanche un peu ton cœur.
Que cherchent-ils, là haut, tes yeux, ton front rêveur,
Dans l'espace tout bleu, tout gris ou noir ?... L'étoile ?
Un tout petit rayon glissant de quelque voile,
Et frayant des chemins à ton rêve anxieux ?
Tout ce qui charme un cœur descend d'abord des cieux;
Et pour aller s'y joindre il faut une aile encore.
Aimes-tu le sourire et l'éveil de l'aurore ?
Ou le soleil ? ou l'astre blond, clarté des nuits ?
Monte, monte, poète, en l'azur, loin des bruits.
Aimes-tu les clameurs, quand la vague s'élance
Des flots ?... Monte, poète, en mer, loin du silence !
Aimes-tu les parfums, les nids, les horizons,
Le nuage bleuâtre envolé des maisons,
A l'heure matinale où s'allume la braise ?
Veux-tu suivre parfois, plus haut que le mélèze
Au sommet des vallons, ou le pin des rochers...
Plus loin que l'Angelus en fuite des clochers,
Veux-tu suivre et saisir l'hirondelle en partance,
Pour connaître la rive où, joyeuse, elle avance ?
Poète, au large, encor ! Monte, faible nocher !

✦

Mais que sont tes splendeurs, brillant monde visible !
Pourras-tu contenter la Plume et le Pinceau ?
Lorsqu'un sublime instinct nous saisit au berceau,
Vivre, vivre d'essors devient irrésistible.
O Lyre, chant de l'âme, éveille les échos !
Palette, fleur sereine où s'écrit la pensée,
Enivre nos esprits de ta gerbe enlacée !
Artistes de la Plume, artistes du Pinceau,
Vous êtes dans le ciel par l'élan du génie;
Puis-je vous entrevoir sans vous porter envie ?
Planez, planez très haut, comme l'aigle dans l'air ...
Le Bon Dieu m'a donné de plus humbles audaces;
Mais j'aime autant que vous, ah ! j'aime les espaces !
Mon petit ciel à moi, mon petit ciel est clair,
Et je puis, comme vous, y prendre l'envolée...

Moins haut, qu'importe enfin !... j'ai la puissance ailée !
Mon âme peut jaillir des ombres d'ici-bas,
Et monter, c'est l'envol, dans la blanche lumière,
Y chanter son poème, y graver sa prière,
Y vivre d'un amour plus fort que le trépas.

✦

Les âmes ont leur voie, et Dieu veut qu'on la suive :
Au poète, la strophe; au peintre, le tableau.
C'est un même idéal qui fait que l'on arrive
Où chacun va, comme la feuille au fil de l'eau.
Sous des aspects divers c'est un reflet — qu'il vive !
Qu'il embrase nos cœurs ! — c'est le reflet du ciel.
Et tous, ils n'auront vu que des choses pareilles.
Ainsi toutes les fleurs toujours feront du miel
En vos cellules d'or, mes charmantes abeilles.
Et que l'on chante ou que l'on peigne un sentiment,
C'est un Dieu qui l'inspire et vers ce Dieu qu'il monte.
Qu'importe le sentier menant au firmament,
Pourvu que brille un astre, et que l'aile soit prompte !
... Venez, venez, vous tous qui sentez votre cœur
Souffrir de cette terre où rampe le mensonge;
Venez à l'Idéal; votre amour qui s'y plonge,
Trouvera l'Infini dans son essor vainqueur.
L'Infini seul apaise, et seul calme des ailes
A qui l'espace entier n'offre qu'une prison.
Venez, plus loin toujours que le pâle horizon;
Venez dans tout l'azur des sphères immortelles.
Entendez-vous, frères et sœurs, pauvres humains ?
Artistes, venez tous, les humbles, les sublimes ...
Et que vous chérissiez la harpe ou le fusain,
Le verbe ou le ciseau ... tout ce qu'une âme exprime :
Venez au grand Pays des vrais bonheurs intimes,
Venez, libres, joyeux, et la main dans la main.

✦

O sentiment du cœur, ô voix de la nature,
Force mystérieuse et dont la source est pure,

Lorsque, par vos appels, s'envolent, quelque jour,
Et dans l'immensité de l'invisible Amour
Se rejoignent sans fin Peinture et Poésie,
Alors ... extase, orgueil des Chants et des Couleurs
Et vibrant unisson des Arts en leurs splendeurs ...
Concert divin des pénétrantes harmonies...
Alors, alors, au saint rivage où tend la vie,
C'est le baiser mystique au front des Ames-Sœurs !

■ ■ ■

TERRE D'ARVOR

✦

La Bretagne !... J'aimais, en mes songes d'enfance,
D'ouïr les angelus des fiers clochers à jour,
Tomber, graine divine, aux sillons du labour :
Le blé mystique lève en ce beau coin de France.

La Bretagne !... C'étaient bois, ajoncs, vols d'autours,
Manoirs, vieux murs, frissons de lande, le silence...
Le poème infini de la mer, qui s'élance
Par-dessus les menhirs, les chaumes et les tours.

Terre d'Arvor ! de cœur j'ai vécu sur ta grève.
Si la muse et l'autel furent toujours mon rêve,
C'est que j'ai respiré tes parfums et ta foi.

De mon cloître s'en vient le salut de ma lyre.
Ames du sol breton, donnez, donnez parfois
Au moine une prière, au poète un sourire !

■ ■ ■

LA COMPLAINTE DE LA NEIGE

✦

Au ciel d'hiver j'étais heureuse,
Loin de la terre et près de Dieu,
Voyant, le jour, l'espace bleu;
La nuit, l'étoile lumineuse.
Au ciel d'hiver j'étais heureuse :
Mon bonheur n'a duré qu'un peu.

Un soir, la bise, de son aile
S'en vint troubler mon oraison.
Hélas ! vers la froide saison
Pourquoi donc me chasser, cruelle ?
Un soir, la bise, de son aile
Me fit captive à l'horizon.

J'aurais voulu, parcelle blanche,
Malgré l'exil sourire encor.
Et puis, de mon humble décor
Fleurir sous bois la triste branche...
J'aurais voulu, parcelle blanche,
Vers moi des âmes voir l'essor.

Quand je parus au seuil de l'aube,
La rose est morte, et le buisson
Gémit d'un lugubre frisson.
A mon contact tout se dérobe...
Quand je parus au seuil de l'aube,
L'oiseau n'avait plus de chanson.

Ne suis-je pas une espérance
Pour le sillon qui va germer ?
Les fleurs sauront mieux embaumer,
Leur sève forte de souffrance.
Ne suis-je pas une espérance
Qu'il faut bénir, qu'il faut aimer ?

Ah ! si j'étais la printanière,
La flamme des rayons vainqueurs...
Je suis porteuse de rigueurs,
Et l'on m'appelle un froid suaire.
Ah ! si j'étais la printanière,
A moi le vol de tous les cœurs !

Parce que va souffrir la terre,
— Je suis l'emblème de la Croix
Qui dit pourtant : « Espère et crois », —
L'on me repousse, trop austère;
Parce que va souffrir la terre.
Le monde est plein de grands effrois.

Du moins, ô toi, moine et poète,
Médite en paix, et reste fort.
Ce n'est pas un linceul de mort
Sur qui tout l'azur se reflète !
Du moins, ô toi, moine et poète,
Donne à ta lyre un doux accord...

Et ton amour sera ma fête !

• • •

BOUQUETS DE GIVRE

✤

Cette nuit, froide et claire, à tous nos blancs vitraux
L'hiver a mis des fleurs qui sont une merveille...
Sans couleurs ni parfums; mais quels charmants cristaux !
Est-ce un cloître fleuri qui soudain se réveille ?

Voici de la fougère aux plus légers contours,
Et de la mousse et là, des lys, l'œillet, la rose...
Oh ! la blanche verdure en la nuit froide éclose !
Sourire du matin; frais et jeunes bonjours.

Car voyez le soleil traverser les verrières;
Il jette mille feux aux pâles floraisons;
Tout s'allume, s'anime ... Un rêve de clairières,
Quand le joyeux été jaillit des horizons.

De jour en jour, ainsi Dieu m'ouvre son grand Livre;
Pages de la Nature où se penche mon cœur.
Et j'offre avec amour à mon Dieu Créateur,
Autant que fleurs des bois, tous mes bouquets de givre !

• • •

GOUTTE À GOUTTE

✤

Dans la bassin d'airain
L'eau tombe, tombe, goutte à goutte.
Et je l'écoute,
Petit refrain
Qui suivra, clair et pur, et pas à pas la Route.

La route, c'est le cloître où nous marchons vers Dieu
Dans l'espérance heureuse, aux rayons d'un ciel bleu.
Route d'amour, où l'âme chante, en frais silence,
L'allégresse d'offrir, goutte à goutte, son cœur,
Le sang du sacrifice au Sacrificateur.

Refrain joyeux de pénitence...
Et va, mon cœur, vaillante ardeur :
Epanche-toi, là, goutte à goutte,
Tout le long de la Route !

✤

Dans le bassin d'airain
L'eau goutte à goutte vibre à peine.
Et s'il m'entraîne,
Petit refrain,
C'est par l'ombre et le sable où s'enlise la Plaine.

La plaine : au jour le jour des modestes devoirs;
Quand les mêmes matins vont jusqu'aux mêmes soirs,
Avec les pleurs subits de l'humaine souffrance.
L'heure s'allonge et semble alors ne plus finir...
Mais, ô Maître, je veux malgré tout vous bénir.

Refrain divin de pénitence...
Et va, mon cœur, et sans gémir ;
Et, goutte à goutte aime ta peine,
Tout le long de la Plaine !

✦

Dans le bassin d'airain
L'eau, goutte à goutte, vive et fine...
Ah ! je devine,
Petit refrain,
Que du soleil te baigne en pente de Colline !

La colline : le ciel, et tout l'espace ouvert,
Aux sommets lumineux, au bon frisson de l'air...
La colline ! la source !... et mon âme s'élance,
Plus haut, vers l'idéal, dans l'extase, parfois,
Très humble, et que Dieu donne à qui porte sa croix.

Refrain très doux de pénitence...
Et va, mon cœur : amour et foi !
Bois goutte à goutte une eau divine,
Le long de la Colline.

✦

Dans le bassin d'airain
L'eau tombe et chante, goutte à goutte...
Et qui t'écoute,
Petit refrain,
Reste rêveur, un peu... même sans qu'il s'en doute.

Es-tu le Temps, gai postillon,
Semant sur le chemin ton léger carillon ?
Te faut-il, pour l'étape, un bout de chansonnette ?
Petit refrain :
« *Hier* et *demain* »
qu'«*aujourd'hui*» jette,
Sa chansonnette,
Vers l'au delà ?
.....

Et goutte à goutte, l'heure, l'heure ainsi s'en va.
Et moi j'avance, pas à pas, j'avance
Vers le repos final où le temps fait silence.
L'arrêt silencieux,
L'écho mystérieux,
Où semble goutte à goutte,
Tandis que Dieu l'écoute,
L'éternité se perdre en l'océan des cieux . . .

■ ■ ■

LES PETITS ANGES

✦

Noël ! chant d'allégresse . . . Et soudain, cris et larmes. . .
L'amour, dès l'aube rose, a jeté ses alarmes ;
La Grotte et les Foyers : tout Bethléem prend peur.

Fuyez, fuyez, ou cachez bien dans l'ombre vaine,
O mères, vos petits : Hérode court la plaine ;
Il se rit, le Vautour, de l'immense malheur.

Et c'est toujours la mort, lorsque Dieu ne l'arrête,
Qui frappe et qui triomphe . . . Et nous courbons la tête,
En écoutant passer les sanglots de Rachel.

Ephrata ! nuit lugubre, et la vibrante plainte
Qui ne veut plus d'espoir dans la lumière éteinte . . .
Oh ! non, rien n'est fini : plus haut voyons le ciel.

Car les tendres martyrs ont pris leurs envolées,
Joyeux, dans le parfum des routes étoilées ;
Ils cueillent, en jouant, des palmes et des lys.

O mères qui pleurez sur quelque berceau vide,
Levez, levez les yeux au firmament limpide :
Dans les fleurs de l'azur vous sourit votre fils.

• • •

LES BAS DE LAINE POUR LA TRANCHÉE

•

Tout près de l'âtre, mère-grand veille et tricote.
Sous les doigts amaigris l'aiguille fait ses points.
Un reflet d'abat-jour frôle l'ombre des coins;
D'heure en heure l'horloge épand sa lente note.

Et grand'maman travaille avec quel tendre soin !
... Or, parfois l'on dirait que son âme sanglote :
De gros pleurs dans les yeux, arrêt de la pelote...
Lunettes sur le front, le regard cherche au loin.

« Tu pleures, dis, Grand-Mère?... Et pourquoi tant d'ouvrage? »
« C'est qu'ils ont froid, je crains, mes chers petits soldats;
« Mais pour notre victoire, allons, prenons courage! »

Et les chauds bas de laine arrivent tout là-bas.
« Merci ! chante une voix, de l'humide tranchée...
Et pour l'entendre mieux, grand-mère s'est penchée.

NAÎTRE, MOURIR... ET VIVRE !

•

in memoriam.

Dans le silence de mon cloître, en la nuit sainte,
J'attends les douze coups... Noël doit revenir.
Bonheur, quel point de l'horizon vas-tu gravir ?
J'écoute...

Et voici que m'arrive encor la plainte.
C'est donc, aux « Vieux Pays », le carnage sans fin.
Les âmes vont au ciel par un sanglant chemin...
Le ciel !... Noël, en cette nuit si calme et claire,
Noël : c'est tout l'Amour, venu sur notre terre...
Et l'hymne de la Paix... le Gloria... Noël :
Jésus qui descendra vers nous, de son beau ciel.

•

Et tout là-bas, petits clochers d'humble campagne,
Allez-vous résonner dans l'écho fraternel,
Joyeux, tous, réveillant le bois ou la montagne?
Hélas! Hélas! un bruit d'enfer gronde et rugit,
Brisant les voix d'église, et déversant la haine.
Et c'est la nuit que nous aimions, la nuit sereine
Qui nous montrait la Crèche où l'Enfant-Dieu vagit.

•

—«Un message pour vous—» J'ouvre le pli... Nouvelle épreuve.
Que de billets en deuil! L'annonce n'est plus neuve :
Blessés, mourants et morts défilent, douloureux,

Sous l'intime regard de nos cœurs anxieux...
« *Notre Fernand repose au champ des morts, en Flandre.* »
Et mon esprit s'envole; et peut-il s'en défendre
Lorsque montent vers moi tant d'appels de chez eux ?

•

Pourquoi vers cet enclos glisse le chemin sombre?
Et que de croix! Chacune y met sa petite ombre.
Un cimetière, ici? des morts, pauvres et grands...
Guerre, monstre hideux, combien tu nous en prends!
Du moins la terre, humaine, a soin de leur dépouille.
Et près de vous, nobles soldats, je m'agenouille.
J'aime la bonne glèbe où vous venez dormir.
Quel sommeil glorieux! Le combat peut frémir :
Plus rien ne frôlera votre beau front d'ivoire,
Sinon le vol léger des songes de victoire.
O Morts pour la Patrie! ô sanglant bataillon
Qui gardez pour linceul l'héroïque haillon,
L'uniforme béni, lacéré pour la gloire,
Dites-moi, dites-moi : quelle est donc votre histoire?
... Une clarté subite enveloppa les croix;
J'ai vu les anges blancs; j'ai compris une voix.
Cette voix a vibré par la nuit solitaire :
« Regarde; lis ces noms dans la pâle lumière;
Leurs noms sont immortels d'immortel souvenir.
Ici germe le grain du splendide avenir.
Frère, qu'ils étaient beaux, tous ces fils de la France,
Mourant... mais non vaincus... dans leur mâle souffrance! »
... Et sur la croix récente, au fond du val discret,
J'ai vu ton nom sublime, ô *Ferdinand Broquet.*
Ton sang très pur, ton sang vaillant, pauvre jeune homme,
Devait aussi rougir les rives de la Somme!
Tu croyais, vain espoir de tes hardis vingt ans,
Vivre jusques au bout les jours de ton printemps...
Automne, hiver : tout est venu briser ton rêve.
Tu croyais t'élancer, loin, bien loin de la grève,
Sur l'océan, roulant ses vagues de combats...
Dors ici, cher petit, parmi d'autres soldats,

Sous la neige et le gel de cette nuit très blanche.
Là-haut, pour te sourire une étoile se penche.

•

L'ange me dit alors, doucement, à mi-voix,
Pour ne point réveiller, sous leurs paisibles croix,
Tous ceux qui dormaient là, bien closes les paupières,
L'ange de Ferdinand reprit : « Sache, mon frère,
Qu'il fut brave et chrétien, la devise des preux,
Les mots de passe au paradis des Bienheureux.
Je le revois encor, là-bas, dans sa Bretagne;
Depuis ses premiers pas, c'est moi qui l'accompagne.
Mais d'abord j'ai gardé son gracieux berceau.
Tu te réveilleras, mon jeune lionceau!
Ta mère te sourit, petite âme ingénue;
Ton père te contemple; et pour ta bienvenue
Ne vois-tu pas déjà tes frères et tes sœurs
— Si grands, mon tout petit! — prodiguer leurs douceurs?
La Foi, la Charité, la divine Espérance,
L'amour du cher foyer, le culte de la France,
Belles fleurs du terroir, vont réjouir ton cœur;
Et l'air breton, solide, a trempé ta vigueur.
Le voyez-vous grandir, et, frais, joyeux, alerte,
Humer le vent de mer, courir par l'herbe verte,
Les bruyères, la dune... en son rêve infini?
Parfois, grave soudain, quand l'automne a jauni
L'arbuste aux vieux remparts, tout autour de Guérande;
Ou qu'un brouillard plaintif enténèbre la lande...
Voyez-vous cet enfant s'arrêter, plus surpris,
Demander le pourquoi de ces longs reflets gris,
Jetés si froidement sur tant de rayons roses?
Petit, c'est l'existence et la leçon des choses.
Eh! oui, grandis encore; apprends, retiens et, va!
Demain c'est le soleil qu'un aujourd'hui voila;
Demain vient l'heure tiède après l'heure frileuse...
Et l'enfance a passé, vive, bonne et pieuse,
Egayant le collège, embaumant le foyer,

Préparant l'avenir où Dieu va l'envoyer.

. . . . . .

Debout! Debout! jeune homme : entends l'appel aux armes!
Debout! Sus aux Teutons, ces vils semeurs de larmes,
Broyant, d'un cœur hideux, Beaux-Arts, Honneur, Amour :
La moisson d'Idéal, éclose au bon Labour.
Tu partis, Ferdinand; moi, j'ouvrais mes deux ailes,
Moi, ton ange gardien : les anges sont fidèles.
Tu partais, le plus jeune, après les deux aînés..
Vraiment, ne pleurez plus, Foyers abandonnés :
Vos deuils feront lever le triomphe et la gloire.
Des visions sans fin de lutte et de victoire
Ont chevauché, la nuit, la nuit de son départ;
Dès l'aube, un dernier signe... au revoir! A plus tard!

•

Quatre murs — La caserne — Ensemble monotone.
Tout au fond du conscrit bondit l'âme bretonne...
Un jour, n'y tenant plus, il partit pour le front;
Si loin du coup de feu : c'était presque un affront!
Il arrive; il se bat; on frissonne; on l'admire.
Sur des premiers galons sa valeur peut se lire.
Hardi!... Nouveaux combats... Vive Dieu! quel ardent!
La croix et les honneurs : salut, bel Adjudant !
Puis des mois d'héroïsme au creux d'une tranchée,
Dans l'ombre et le silence... Oh! cette âme penchée,
Toute soumise, vrai, sur l'austère devoir...
C'est la consigne... Alors il ne veut rien savoir
Qu'obéir et souffrir pour « Elle », pour sa France.
Le ciel a contemplé ta sublime endurance,
O Jeunesse de Gaule! ô Sang fougueux et fier,
Pour qui lutter c'est vivre; attendre, bras de fer!
Attendre, une heure au plus, c'est déjà le martyre.

. . . . . .

— « Des braves!... quels sont-ils?... Voyons : qui va s'inscrire? »
La voix du capitaine, au bord de ce trou noir,
A sonné, claire et vive, allumant un espoir.

« Des braves?... C'est nous tous!... Moi, moi, mon capitaine! »

. . . . . .

Comme de grands enfants qu'attire, au loin, la plaine,
Pauvres petits troupiers, tapis dans vos prisons,
Vous levez tous le doigt : « Au feu!... Les horizons!... »
Le secteur est choisi. La fête sera belle!
Combien ne verront plus la maison paternelle!

•

En ce moment précis, l'ange ferma les yeux,
Car des rayons plus vifs, tombant du haut des cieux,
Illuminaient la croix d'une étrange lumière.
La croix?... toutes les croix, jaillissant de sous terre,
Etendant leurs deux bras en d'infinis efforts,
Et pointant vers le ciel tous vos noms, très chers Morts.
Ah! que c'était lugubre, en cette nuit sereine,
De songer aux tombeaux si noirs... poussière humaine...
L'ange disait des mots; je compris « *in pace!* »
L'ange priait... Puis, grave : « Et que s'est-il passé?
Ferdinand, radieux, mais très calme, impassible,
S'avançait crânement, hélas! trop noble cible...
Après lui, sans broncher, les hommes... dans la nuit
Que l'aube et les canons éclairent à demi.
L'air est humide et froid, tout saturé d'automne;
Mais, à vingt ans vivre sous terre : oh! monotone!
Et ces Teutons pesants, tiens!... les aiguillonner...
Et sentir en son cœur tant de sang bouillonner!
« Victoire! les enfants... tenez bon... la revanche!... »
Mais la voix a tremblé; le bras levé se penche
Et tombe... et le vaillant s'écroue et gît, frappé...
Leur plomb, lâche et brutal, d'une ombre s'est drapé,
N'osant braver de jour la poitrine indomptable.
O Jésus! qu'il est pâle!... Et que c'est lamentable!
Et pourtant, que c'est beau, le courage français!
« Moi?... non, non, ce n'est rien! Mais vous autres, passez :
« Je ne veux pas qu'un seul ici, pour moi, s'arrête.
En avant! les amis... courez donc à la fête! »
Ils durent obéir et tuer pour venger.

... Et tandis que l'assaut triomphe du danger,
Et que recule encor la ligne des Barbares,
Lui, jeune agonisant, tel l'esquif sans amarres,
Est emporté plus loin, vers un camp de secours.
Le mal est sans pitié : le sang coule toujours;
Mais son âme chrétienne est bravement française,
Sans peur ni défaillance, et dicte, tout à l'aise,
Le testament du fils, le message au pays.
C'est l'adieu... Chers aimés que l'espoir a trahis,
Venez, très doucement... Il vous sourit... Il cause...
Sa voix s'éteint... venez... Mais la tête repose
Avec tant de bonheur, dans un geste si franc,
Sur des genoux amis, qu'il paraît moins souffrant.
Avez-vous entendu ses dernières paroles?
Oh! ce parfum du vent qui ferme les corolles...
« Tu leur... diras... oui, j'ai bien fait... tout mon... devoir... »
Tout mon devoir — Vibrez, vibrez, noble au revoir,
Mâles accents de foi, d'amour et d'espérance!
Heureuse, en tes malheurs, mère féconde, ô France!
Et toi, son autre mère, au logis, tout là-bas,
Qui ne sais pas encore où ton fils expira...
Et vous, père chrétien, frères et sœurs, famille...
On lui redit vos noms... combien son regard brille!
.....
Et Dieu vient te bénir, mon petit Ferdinand :
Voici le prêtre... et le grand ciel, tout maintenant
Aime et soutiens, là haut, ton foyer, ta patrie;
Près du soldat qui lutte il faut l'élu qui prie.
Ce fut rapide ensuite : il expira... Mon Dieu!
Ce vallon solitaire, à l'abri de leur feu,
Garde comme un trésor sa poitrine trouée.
Son âme est dans les cieux, toute belle, enjouée,
Aimant d'un vif amour, de son amour si vrai,
Dieu, l'Eglise, la France et le Foyer... J'irai,
Jour et nuit, sans repos, se dit l'âme immortelle,
J'irai sans fin les consoler : ma tâche est belle...

•

J'écoutais... Mais soudain, tout près, nos carillons
Passent dans la nuit claire, en vibrants tourbillons :
« Noël ! Noël !... »
Eh! quoi?... l'ange?... le cimetière?...
La croix?... tout disparaît. Quel est bien ce mystère?
Un rêve?... Non; plutôt l'envol cher à mon cœur.
Les Nocturnes chantés, nous quittâmes le chœur.
Et dans le cloître, alors, tout seul, l'âme pensive,
Je contemplais l'espace, aperçu de l'ogive.
Des étoiles sans nombre, un rayon dans la nuit,
Le premier coup de cloche et l'heure qui s'enfuit :
Tout m'annonçait Noël... minuit... bientôt la messe...
Et de lointains passés d'enfance et de jeunesse :
Le foyer... le clocher... doux Noël de jadis...
Puis, soudain quels tableaux! des cadavres raidis,
Chaumières et castels en cendre... avec des larmes...
Des bruits et du silence et l'éclair de leurs armes...
Et toutes les horreurs dans cette nuit d'amour...
Et ce récent billet m'arrivant à son tour...
Seigneur, en faut-il plus pour capter ma pensée?
Je reste là, songeur...
Et de
Nos cloches... Tout s'anime au clocher monacal :
« Noël! » Minuit remonte au balancier claustral...
Le poète a fini; le moine entre à l'église.
Et quel espoir l'accueille : une étoile s'irise!

•

Par ta crèche et ta paille, ô cher petit Jésus;
Par les cruels frissons de tes petits pieds nus,
De tes petites mains qui bénissent le monde;
Par la sombre noirceur de ta grotte profonde;
Et par l'étoile d'or illuminant ta nuit;
Par la Vierge, ta mère, et Joseph... loin du bruit,
Dans la paix et l'amour de la Sainte-Famille;
O petit Roi benin, par ton sceptre qui brille
Dans la ténèbre froide, et régit l'univers;
Jésus-Enfant, par tes rayons sur nos hivers;

Par ton exil, et ta souffrance, et ton Calvaire...
Donne la paix, enfin, la paix à notre terre;
Donne ton ciel heureux aux chers petits soldats
Qui pour l'Honneur sont morts en de traîtres combats;
Qui sont morts pour le Droit, l'Autel et la Patrie.
Donne ton bon sourire à toute âme meurtrie...
Jésus, pitié dans la souffrance et les douleurs!
Et nous aurons courage. Et nous verrons des fleurs
Jaillir de nos hivers et croître près des tombes...
Car la mort est fertile.

O Jésus, tu succombes
Entre Noël et Pâque ... et c'est l'heure du deuil.
Vienne l'Alleluia : tu surgis du cercueil!
Noël!... Souffrons! Allons jusqu'au bout nos souffrances.
Alleluia! Vivons toutes nos espérances!
Le Christ est mort ... c'est vrai; puis est ressuscité...
Pour *vivre,* ils ont, nos Morts, toute une éternité!

* * *

LA MORT DU PETIT SOLDAT

•

Vingt ans! Joyeux, il part défendre la patrie.
Sa mère l'a béni, refoulant tous ses pleurs :
« Va!... que sur tes chemins la gloire te sourie...
« Puis reviens au foyer, portant lauriers et fleurs! »

Et l'on se bat. Grand Dieu, quelle immense furie!
Canons, mitraille, obus, voix du bronze, clameurs...
La Mort, spectre narquois, plane sur la tuerie.
Soudain l'enfant blémit... Un cri rauque : « Je meurs! »

Petit soldat martyr, innocente victime,
Donne ton sang loyal en offrande sublime...
Les uhlans ne sont plus qu'une ombre qui s'enfuit.

Et le silence lourd retombe sur la nuit...
« Jésus!... Maman!... » deux mots dans son pieux délire...
Et seul en cette immensité, l'enfant expire.

■ ■ ■

L'AUTRE RIVE

✦

Vous tous, mes bien-aimés, qui vivez dans les cieux,
Vous preniez votre essor en quelque heure plaintive.
Je reste seul, me souvenant de l'autre rive.

Nos cœurs se rencontraient; nous étions loin des yeux;
Or l'amour est fidèle; et pour qu'il se ravive
Nous jetions, à distance, un mot sur l'autre rive.

Mon exil est plus triste : il est silencieux.
Je scrute l'horizon . . . mais plus rien ne m'arrive
De vous, mes bien-aimés, partis pour l'autre rive.

Ah ! c'est là, maintenant, pour vivre dans les cieux,
Que mon âme s'envole en quelque heure plaintive.
Et je ne suis plus seul quand je vois l'autre rive.

Parents, frères et sœurs, nous sommes loin des yeux . . .
Un souvenir survit . . . Et pour qu'il se ravive,
Nos cœurs s'en vont encor, chacun sur l'autre rive.

Et je ne suis plus triste !. . . Et tout silencieux,
J'entends un mot d'amour, très doux, car il m'arrive
De vous, mes bien-aimés, partis pour l'autre rive. . .

■ ■ ■

LE BON GÎTE

✠

S'en aller, seul et triste, aux routes rocailleuses,
Et l'âme frissonnante, et le cœur plein d'hiver . . .
Noël ! ô Bethléem !. . . La route est lumineuse !
L'étoile me sourit ; un chant vibre dans l'air.

Et voici la demeure . . . Et j'entre, l'âme heureuse.
Quel doux abri !. . . le cœur à l'aise, et le front clair.
Pour moi, l'accueil ému de la Vierge pieuse,
Et les muets appels du petit Dieu fait chair.

Seuil béni, seuil très pur qu'arrosèrent mes larmes,
Je dépose, à genoux, le poids de mes alarmes . . .
Et d'amour infini je me sens tressaillir.

Venez, oh ! venez tous, fatigués de souffrir,
Les errants de l'espoir, sans pain, ni toit, ni flammes :
Le cloître est Bethléem, le gîte aimé des âmes.

• • •

O SUBLIME CHIMÈRE !

✠

Etre moine !... Vivre et mourir, tout à Dieu seul !
Se draper de la bure, et puis dans ce linceul,
Par l'ombre et les oublis monter vers la Lumière.

Petit point d'or, si loin sur quelque horizon bleu,
Ce n'est donc pas en vain que scintillait ton feu,
Rêve de mon enfance, ô sublime Chimère !

Et quand le gris automne a pleuré sur mes jours;
Quand sous la feuille sèche ont fui bien des amours,
J'ai cueilli ton sourire, Etoile douce et claire.

Vers mon Dieu j'irai donc par le bois dépouillé,
Joyeux, près de la croix m'étant agenouillé ...
Je garde dans mon cœur ce parfum de prière

Telle en ce livre enclose une fleur printanière.

■ ■ ■

LE JOUR NOUVEAU

✤

Le soleil tout lointain renaît à l'horizon;
Son reflet s'élargit, noyant les brumes grises.
Attentive au signal, la mystique maison
Déroule de la nuit ses lignes plus précises.

Et le rayon s'allume en claire floraison :
Des gerbes de lumière enguirlandent l'église.
Un jour nouveau se lève; il semble, avec raison,
Plus beau que hier, puisque sa grâce est mieux comprise.

En leur duo vont saluer le bel azur
Les cloches du moutier... Ding!... Dong!... bonheur si pur
De respirer à l'aise et de chanter la vie !

Près d'un pilier, lui s'est agenouillé, pécheur
Qu'illumine un pardon... Voilà que vibre au cœur
Le joyeux carillon d'une âme convertie !

■ ■ ■

PLUS PRÈS DE VOUS, MON DIEU !

✤

Le soir descend ; l'ombre sur le rivage.
L'étoile hésite à l'horizon brumeux.
J'entends au loin des frissons douloureux.
Le vent s'abat sur l'espace frileux . . .
Le soir descend . . . Crépuscule de l'âge.
Retire-toi, mon âme, à l'ermitage.

✤

Et près de vous, mon Dieu, j'achève la journée.
Du foyer paternel j'avais quitté le seuil,
Montant vers le mirage où s'obstine notre œil.
Le buisson garde encor des lambeaux de mon deuil.
Mais près de vous, mon Dieu, j'achève la journée,
Les pieds meurtris de cette étrange randonnée.

Plus près de vous, mon Dieu, j'ai retrouvé la joie.
J'ai voulu tout aimer . . . et j'étais malheureux.
Fantômes qui vont fuir dans les gouffres affreux :
Tel sombre le terrestre en des pleurs ténèbreux.
Plus près de vous, mon Dieu, j'ai retrouvé la joie,
Rayon de paix suave au soir pur qui rougeoie.

Plus près de vous, mon Dieu, je songe à l'autre vie.
Feuilles des grands bois morts qui pleuriez sous mes pas,
Ailleurs que dans l'azur vous ne verdissez pas . . .
Et le cœur s'étiole aux sables d'ici bas.
Plus près de vous, mon Dieu, je songe à l'autre vie,
Car j'entrevois la rive où l'amour me convie.

✤

Me voici donc, mon Dieu, près de vous, à genoux,
Dans le rayonnement qui vient du tabernacle.
Ne suffisait-il pas d'oublier le courroux
Que j'avais mérité?... Fallait-il ce miracle
De m'appeler encor, d'un geste paternel,
Tout près de votre cœur, au festin de l'autel.

J'écoute votre voix, ô Jésus, mon doux Maître :
« Enfant, qu'allais-tu faire aux froids sentiers du jour ?
« Chercher une espérance?... un cœur ami, peut-être ?
« Et moi, tout seul ici, j'attendais ton retour
« Car je la connaissais, ta pauvre âme sensible
J'avais mis dans le soir un charme irrésistible.

Quand vint l'heure du vide et l'heure de la nuit,
Quand vint le grand silence où l'âme songe et pleure,
J'allumai quelque étoile au firmament, sans bruit;
J'épandis sur ton cœur l'Angelus qui l'effleure :
Rayon, ailes d'amour t'apportant l'infini,
Le baiser du pardon, la paix de Jésus-Christ.

Enfant, laisse le monde et ses vaines chimères;
Laisse passer le temps qui fait l'éternité;
Laisse mourir la fleur des rêves éphémères.
Qu'importe si le cloître, en son austérité,
De ton âme, parfois a fait couler des larmes ...
Tout calvaire est divin; toute croix a des charmes.

Et plus près de mon cœur, plus loin de l'autrefois,
De l'autrefois si triste où pleura ta jeunesse,
Viens, mon ami, le soir, te reposer en Moi;
Viens dire tes combats, soupirer ta faiblesse.
Je suis le seul Amour, et j'aime le pécheur;
Je suis l'unique Espoir, et je suis le Bonheur.

Tu ne sais pas encor quelle ivresse divine
C'est de souffrir pour Moi ! Tu ne sais pas encor
Le beau rêve d'aller par des sentiers d'épines,

Et de porter sa croix dans un vaillant effort;
De s'envoler tout seul pour la hauteur paisible,
Et d'oublier la terre en restant invisible . . .

✤

Maître, je l'ai compris . . . Mais je tremble et j'ai peur,
Comme l'oiseau captif qui retrouve l'espace;
L'aile n'a plus d'essor; plus de chanson, le cœur.
Mais s'il a découvert le nid toujours en place,
Oh ! son cantique heureux émerveille le soir . . .
Ainsi vais-je renaître et chanter mon espoir . . .

Plus près de vous, mon Dieu, puisque descend le soir !

■ ■ ■

Table des Poèmes

•

Dédicace 5
Ces poésies... 7
Ah! ce n'est pas 8

Poèmes de Solitude :
Nomen tuum 10
Le message 11
L'offrande du pèlerin 12
Vers la lumière 13
Le monastère 14
Gloria Patri 16
O vieux psautier ! 17
L'angelus du matin 19
Ode à la Solitude 20
Aube de mai 23
Le travail 24
Au fil de l'eau 25
Le chemineau du Bon Dieu 27
Les Heures chorales 31
Les feux 32
Moine et soldat 34
Le Sonneur 35
Le Cuisinier 36
Le Boulanger 37
Nos jeunes Oblats 38
L'adieu d'une mère 39
Le petit moine devant l'espace 41
La maisonnette 43
Le vieux moulin 46
L'oiseau mystique 47

La visite du Colisée 48
Près de la Crèche 51
Petite musicienne du Bon Dieu 52
L'apôtre 53
Le cantique des flots 54
Ange, petite sœur 57
Les ailes 58
Vesper 60
La fête blanche 61
Les Cendres 62
Le tabernacle vide 65
Dies Paschæ 66
Communion d'enfant 67
L'avril lointain 68
Rabboni ! 69
Le glas 71
Pax ! 72
Joie brève 74
Jusqu'au bout ! 75
Les étoiles 79
Matin d'été 80
Soir d'automne 81
Ailes brisées 82
L'hymne qui s'éclaire 83
Nos larmes 84
Clarté nocturne 86
Vivre ! 87
Vers le rivage 88
Voix muette 90
Vers l'au-delà 92
Les départs 93
Fin d'année 95
Premier Janvier 96
Plume et Pinceau 97
Terre d'Arvor 101
La complainte de la neige 102
Bouquets de givre 104
Goutte à goutte 105
Les petits anges 108

Les bas de laine pour la tranchée 109
Naître, mourir... et vivre ! 110
La mort du petit soldat 118
L'autre rive 119
Le bon gîte 120
O sublime chimère ! 121
Le jour nouveau 122
Plus près de vous, mon Dieu ! 123

BINDING LIST DEC 1 1940

PS
9507
E732P6

Desforêts, Benoît
Poèmes de solitude

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 07 08 08 012 9